L'ASSOMMOIR DU XVIIIe SIÈCLE

LE VUIDANGEUR SENSIBLE

131572

L'ASSOMMOIR DU XVIIIe SIÈCLE :

LE

VUIDANGEUR

SENSIBLE

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE

PAR

JEAN HENRI MARCHAND

Réimprimé sur l'Exemplaire de la collection Ménétrier

AVEC UNE NOTICE PAR LUCIEN FAUCOU

PARIS

LE MONITEUR DU BIBLIOPHILE

34, RUE TAITBOUT, 34.

—

1880

286782 / 5 33
4

PQ
2001
M45V8
1880

NOTICE

I

ien n'est nouveau sous le soleil, dit un de nos vieux proverbes français; et le dicton populaire a raison pour le naturalisme. Nous ne voulons pas pour cela rabaisser le mérite littéraire de M. Zola, mais nous montrerons dans le passé son précurseur inconscient.

La curieuse plaquette que nous présentons sous le titre d'*Assommoir du dix-huitième siècle* se distingue des autres pièces réalistes du temps par sa *saveur* particulière. Le naturalisme y coule à pleins bords, et M. Zola ne peut désavouer la parenté de l'œuvre de Jean-Henri Marchand.

Jean-Henri Marchand peut, en effet, revendiquer

pour lui seul l'*honneur* d'avoir composé *le Vuidangeur sensible.* La France littéraire de 1778 et par suite le Dictionnaire des Anonymes lui donnent pourtant « cette chenille » (1) de Nougaret pour collaborateur ; mais le M***, placé sur le titre et qui caractérise les autres ouvrages de Marchand, nous donne à penser, avec *les Supercheries littéraires* et *la Bibliographie du comte d'I****, que Nougaret, ce compilateur aussi « profond que médiocre », n'a jamais mis la main au drame de 1777.

L'*avocat Marchand*, comme on l'appelait au XVIIIe siècle, est un bizarre personnage dont la vie fut curieuse et fort accidentée. D'abord avocat, il quitte le barreau pour devenir censeur royal de la *Jurisprudence.* Ce *grave* magistrat, écrivain par goût et par tempérament, nous a laissé de curieuses facéties, des parodies, etc. Mystificateur par caractère, il excellait surtout dans les *Nouvelles à la main,* comme nous dirions aujourd'hui. Aussi ses opuscules, qui ne manquent ni d'esprit ni de gaieté, ont-ils fait sensation dans la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Il commit toutefois la faute de toucher au patriarche de Ferney dans *la Requête du curé de Fontenoy au roi*, 1745, in-12. Dans cette facétie attribuée quelquefois au poète Roy, le *plaisant de société* raille agréablement la sécheresse de l'ode de Voltaire sur la bataille de Fontenoy. Le curé

(1) GRIMM, *Correspondance*, 1er juin 1764.

de Fontenoy y disait les vers suivants, qui attirèrent sur Marchand la spirituelle acrimonie de maître Arouet :

« Il (Voltaire) a loué depuis Noailles,
Jusqu'au moindre petit morveux
Portant talon rouge à Versailles. »

La réponse ne se fit pas attendre ; et la Correspondance nous révèle les blessures faites à l'orgueil de Voltaire par cette petite satire :

« Je ne vois pas qu'aucun de ceux que j'ai si jus-
« tement célébrés soit fort content que cet honnête
« homme (Marchand) ait dit, en style d'huissier
« priseur, que j'ai adjugé les lauriers selon mon
« caprice ; mais c'est une des moindres peccadilles
« de monsieur le chevalier de Saint-Michel. Mon
« aimable sylphe, cet animal-là est un vilain
« gnôme (1). »

Le *vilain gnôme* n'en continua pas moins ses attaques, et en 1770, il fit paraître le *Testament politique de M. de V...*, Genève, in-8. Si le censeur royal avait voulu faire sensation, il y réussit : le *Maître*, ses séides, Grimm, Bachaumont, s'occupèrent longuement de la pièce de Marchand.

« Mes parents me feraient certainement interdire,
« et on me déclarerait incapable de tester, écrit

(1) *Voltaire à Moncrif*, 16 juin 1745.

« Voltaire à Frédéric II, à la date du 5 avril 1771,
« si j'avais fait le testament ridicule qu'on m'at-
« tribue. Le bon goût de Votre Majesté n'y a pas
« été trompé; vous avez bien senti qu'il était im-
« possible qu'un homme de mon âge parlât
« ainsi lui-même. Cette impertinence est d'un
« avocat de Paris, nommé Marchand, qui régale
« tous les mois le public d'un ouvrage dans ce
« goût. Je ne le mettrai certainement pas dans
« mon testament, il peut compter qu'il n'aura rien
« de moi pour sa peine. Je puis assurer Votre Ma-
« jesté que mes dernières volontés sont absolu-
« ment différentes de celles qu'on me prête. »

Non content d'écraser Marchand dans les États de Sa Majesté Très Prussienne, il écrit en 1772, à la Harpe :

« Il n'y a pas longtemps qu'un homme qui prend
« le titre d'avocat et qui divertit le barreau eut la
« bonté de faire mon testament et de l'imprimer.
« Plusieurs personnes, dans nos provinces et dans
« les pays étrangers, crurent, en effet, que cette
« belle pièce était de moi; mais, comme je me suis
« toujours déclaré contre les testaments attribués
« aux cardinaux de Richelieu, de Mazarin et d'Al-
« béroni, contre ceux qui ont couru sous les noms
« des ministres d'État Louvois et Colbert et du
« maréchal de Belle-Isle, il est bien juste que je
« m'élève aussi contre le mien, quoique je sois fort

« loin d'être ministre Je restitue donc à M. Mar-
« chand, avocat au Parlement, mes dernières vo-
« lontés qui ne sont qu'à lui et je le supplie au
« moins de vouloir bien regarder cette déclaration
« comme mon codicille. En attendant que je le
« fasse mon exécuteur testamentaire..... »

Voltaire ne s'en tint pas là : Il voulut vouer à la risée de la postérité notre pauvre auteur ; il l'effleure ainsi de son merveilleux dédain dans une de ses meilleures pièces, l'*Epître à Horace*:

« Un vil tas de grimauds, de rimeurs subalternes,
A la cour quelquefois, a trouvé des prôneurs,
Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs.
Souvent, en balayant dans une sacristie,
Ils traitent un grand roi d'hérétique et d'impie.
L'un dit que mes écrits, à Cramer bien vendus,
Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus;
L'autre que j'ai traité la Genèse de fable,
Que je n'aime point Dieu et que je crains le diable.
Soudain Fréron l'imprime et l'avocat Marchand
Prétend que je suis mort et fait mon testament.

Le malheureux avocat n'eut pas à souffrir que de Voltaire, le caustique Grimm ne le ménagea pas:

Janvier 1771. — « L'avocat Marchand, vieux et mauvais plaisant hargneux, qu'on peut fort bien atteler avec l'ancien avocat Moreau, malgré sa platitude bourgeoise, est en usage de gratifier le public, tous les ans, vers le nouvel an, de quelque

production ingénieuse et satirique. Il a la bravoure de M. Moreau et la sagesse des serpents, c'est-à-dire que ses traits ne tombent que sur des personnes qu'on peut attaquer sans autre danger que celui du mépris qui retombe sur l'assaillant; mais, comme le mépris est la nourriture ordinaire d'un Marchand, son estomac s'en trouve à merveille. Il y a cependant telle maison dans le Marais où Marchand passe pour le plus ingénieux écrivain du siècle, et où ses plaisanteries ont un sel qui n'a jamais pu se transporter au delà des bornes de la rue Saint-Martin. Ainsi une plaisanterie qui a le plus grand succès dans les rues Portefoin et Transnonain, reste absolument ignorée dans le quartier du Palais-Royal et dans le faubourg Saint-Germain. C'est ce qui est arrivé cet hiver au Testament politique de M. de Voltaire, fabriqué par Marchand, pour l'amusement des soupers du Marais. On ne saurait lire cette rapsodie sans dégoût. »

Pour Bachaumont, il est plus favorable et plus juste :

« 9 décembre 1770. — Tandis que le sieur de Voltaire ne cesse de s'égayer aux dépens de ses ennemis, ceux-ci cherchent à prendre leur revanche, et le sieur Marchand vient de faire paraître le Testament politique de ce grand homme, qui n'est pas mal plaisant et contient une critique aussi fine que légère de ses caractère, vie et mœurs. »

Nous citerons parmi les autres ouvrages de Marchand :

1° *L'Encyclopédie carcassière, ou tableaux des coiffures à la mode : gravés sur les desseins* (*sic*) *des petites Maîtresses de Paris.* Paris, Hochereau, 1753, in-8 de 44 pages. — Cette critique des coiffures à la mode est de Jean-Henri Marchand, qui publia chez le même libraire, en 1757, l'*Encyclopédie perruquière*, sous le nom du célèbre coiffeur Beaumont. Quant au titre, le mot carcassière dérive de carcasse, qui s'employait alors pour caractériser le bâtiment d'une coiffure de femme élevée sur des fils d'archal.

2° *Le Tremblement de terre de Lisbonne, tragédie en cinq actes et en vers,* par M. André, maître perruquier. Lisbonne, de l'imprimerie du public, 1755, in-8 de 88 pages.

La préface où l'auteur dit s'être appliqué aux rimes et à la césure exacte des vers, est évidemment une plaisanterie, dans le cas où Charles André, perruquier privilégié, demeurant rue de la Vannerie, près de la Grève, serait l'auteur de cette tragédie burlesque. On lui fait dire que sa tragédie fut composée pendant deux nuits consécutives où *il se trouva éveillé par ces « sortes de gens qui, par leurs odeurs, sont capables d'empestiférer tout le genre humain »*. La dédicace à l'illustre et célèbre poëte, M. de Voltaire, que le perruquier

appelle son cher confrère, est également une facétie, bien dans le caractère de Marchand.

3° *Les Panaches, ou les coeffures à la mode*, comédie en un acte et en prose, représentée sur le grand théâtre du monde et surtout à Paris, précédée de recherches sur la coeffure des femmes de l'antiquité et suivie d'un projet d'établissement d'une académie de modes. Londres et Paris, Desnos, 1778, in-8 de 75 pages. Satire des coiffures des femmes, que la mode variait et multipliait alors avec d'incroyables recherches.

Pour les deux ouvrages suivants nous donnerons l'appréciation de Bachaumont :

17 mars 1766. — *L'Enthousiasme François.* Cette brochure de M. Marchand, est la redondance d'un homme d'esprit qui ne peut plus contenir ce qu'il pense, elle n'est ni aussi légère, ni aussi agréable que celles de sa jeunesse, elle se sent de la pesanteur de l'âge. L'auteur passe en revue les différents objets qui ont fait la matière des conversations de Paris, depuis les pantins jusqu'à la scène que firent les histrions français au public à la rentrée de Pâques, 1765. Il finit par une apologie du gouvernement français : il prétend que c'est celui dans lequel il goûte le plus de liberté.

22 Mai 1767. — M. Marchand, connu par plusieurs plaisanteries ingénieuses, a voulu s'égayer sur le compte de M. de Marmontel; il a fait *Hilaire*,

espèce de parodie de *Bélisaire*. M. Marchand n'est plus jeune, et sa plume s'appesantit, cette facétie ne fait point rire.

Marchand voulait faire rire, et il reprenait la plume en 1777 pour composer *le Vuidangeur sensible*.

II

Le Vuidangeur sensible est une réaction contre les drames bourgeois de Fenouillot de Falbaire et de Mercier. Dans l'avertissement de l'éditeur, le gai censeur a bravement expliqué son but : « On « verra que l'auteur s'est proposé de jeter une « sorte de ridicule sur les dénouements trop noirs « et trop atroces, et sur les personnages trop bas « qu'on voudrait introduire au Théâtre. » Ce que M. Zola devait faire sérieusement au XIXe siècle, un siècle auparavant Marchand le faisait pour se moquer de ses contemporains.

Ce drame est donc une critique des dénoûments bas et vils qui déshonoraient la scène française. Le public n'était pas mûr pour le naturalisme, et la pièce de Marchand ne put, même dans les théâtres de société, être représentée. L'auteur nous a donné dans la dissertation qui précède le drame des renseignements fort curieux à cet égard. « Ce drame avait été fait pour être représenté à huis clos dans une société particulière d'amis, qui se livrent

avec succès à ce genre d'amusement devenu si à la mode à Paris ; mais, lorsqu'il s'agit de distribuer les rôles, le maître de la maison (1), qui joue ordinairement les pères, ne voulut jamais, par une délicatesse mal entendue, se prêter à faire le rôle de vuidangeur; son cœur, disait-il, en était soulevé; et quoiqu'il ne dût paraître qu'en habit des dimanches, il assura que son imagination serait assaillie de dégoûts continuels. Tous les autres acteurs, à l'exemple de celui-ci, rejettèrent les rôles de femme, de fille et du fils du vuidangeur. »

Le *plus ingénieux esprit du siècle* ne se décourage pas pour si peu et croit « devoir régaler le « Public d'un Drame digne d'être agréé dans les « Troupes moins sensibles et plus raisonnables que « celle qui n'a point osé le jouer à Paris. » Son drame ne nous paraît pas toutefois avoir été joué, car les mémoires et les almanachs de théâtre ne le mentionnent pas; sur l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Arsenal, on trouve de plus au bas du titre cette note manuscrite d'un contemporain : « *non représenté.* »

L'auteur a toutefois survécu huit ans à la publication du *Vuidangeur sensible*, et c'est encore à Bachaumont que nous emprunterons le récit de ses derniers moments :

« 5 Novembre 1785. — L'avocat Marchand, auteur facétieux, connu par plusieurs bagatelles litté-

(1) Probablement le comte de Lauraguais. *Ce Soleinne.*

raires, s'éteint de vieillesse. Le curé de Saint-Nicolas-des-Champs (1), sur la paroisse duquel il est, le visite souvent et ne se rebute point de la porte fermée. Comme le malade tombe dans une espèce d'enfance, le zèle du pasteur espère enfin en venir à bout et le faire mourir chrétiennement. »

Puis à la date du 27 Novembre 1785 :

« M. l'avocat Marchand est mort enfin; il y a quelques jours il était tombé dans une enfance absolue et le curé de Saint-Nicolas a eu beau jeu. »

Terminons cette petite introduction en signalant à nos lecteurs la rareté du drame qui n'a figuré jus qu'à présent que dans les ventes Soleinne et Van den Zande. Nous n'eussions pu, sans l'obligeance de M. Ménétrier, l'érudit théâtrophile, réimprimer cette originale production, parodie anticipée d'un drame qui a fait dernièrement grand bruit. Elle intéressera, nous l'espérons, les abonnés du *Moniteur du Bibliophile.*

LUCIEN FAUCOU.

(1) Marchand demeurait rue Michel-le-Comte, près de l'Hôtel d'Halwill. — *Almanach Royal de* 1785.

LE

VUIDANGEUR

SENSIBLE,

DRAME,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PAR M***

A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN

Libraire, rue du Petit-Lyon, F. S. G.

1777

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Le goût des Drames se répand dans toute l'Europe; plusieurs de ceux qu'ont donnés MM. Falbaire et Mercier sont traduits en italien, en allemand, etc. La singularité de celui-ci lui fera peut-être obtenir aussi l'honneur suprême de la traduction. Je pense qu'on me saura gré du moins de faire connaître un Ouvrage tout à fait original, qui pourra plaîre aux Amateurs du Drame et à ceux qui voudraient le proscrire de notre Théâtre. On verra que l'Auteur s'est proposé de jeter une sorte de ridicule sur les dénouements trop noirs et trop atroces, et sur les personnages trop bas qu'on voudrait introduire au Théâtre. Ce dessein est louable et surprenant de nos jours, et ce qui est encore digne d'attention, sa Pièce n'en est pas moins un drame

complet, qui présente une action intéressante et une catastrophe vraîment terrible et théâtrale.

Je ne dirai point ici comment ce Drame m'est tombé entre les mains; le Public se passera sans peine de cette confidence : tout ce qu'il importe de savoir, c'est si l'ouvrage est bon ou mauvais; et pour se mettre en état d'en juger avec certitude, il est nécessaire qu'on le lise.

DISSERTATION SUR LE DRAME

Un écrivain célèbre a dit (car les grands hommes ont tout dit) que toutes les actions de la vie, jusqu'aux plus communes, pouvaient être l'objet d'un Drame : elles peignent, en effet, au naturel l'espèce humaine ; et plus les tableaux que l'on en retrace sont simples et vrais, plus nous pouvons nous y reconnaître comme dans un miroir.

Le Drame, encore plus que la Comédie est la représentation fidèle de la vie ordinaire : tous les états, depuis la pourpre jusqu'aux haillons de la pauvreté, ont un droit égal pour y figurer.

A l'égard des Tragédies, ce sont des productions hors de la Nature (je parle surtout de celles qu'on joue en France, presque calquées sur le même modèle), et l'on doit se faire une espèce de violence pour se prêter à une illusion démentie sans cesse par tout ce qui nous environne. Alexandre, César, Tamerlan et les autres Héros de l'Anti-

quité, étoient, comme tous les hommes, sujets aux passions, aux maladies : ainsi, quand on les fait monter sur des échasses, comme en France, pour débiter de pompeuses fadeurs en style cadencé, pour établir emphatiquement leurs passions, et pour mourir avec une dignité que contredit la nature; je regarde ces tableaux gigantesques comme des monstruosités propres à amuser les enfants, et je consens qu'on les supprime comme de vains fantômes qui donnent des convulsions au cœur, sans parler à la raison. Ne doit-on pas se reprocher de verser des larmes pour des ombres toujours décorées du diadème, et dont le corps n'a peut-être jamais existé; ou de s'attendrir sur le sort de conquérants altérés de sang humain, qui heureusement sont morts il y a trois ou quatre mille ans ?

La bonne comédie, plus utile en ce que les objets qu'elle représente sont plus à notre portée, a pour objet d'amuser et de corriger les hommes ; mais, par malheur, personne ne se reconnaît dans le miroir qu'elle offre à tout le monde, parce qu'on s'y regarde toujours avec les yeux de l'amour-propre : on oublie que ces personnages sont pris dans la société, au milieu de nous. Pour le rendre profitable, il faudrait peut être, comme les Grecs, la particulariser un peu plus. Shakespeare l'a senti dans ses pièces admirables, et après lui, Molière l'a tenté en France dans quelques-unes de ses Farces.

Quant au Drame, il embrasse tous les états; ainsi que je viens de dire; c'est le vrai tableau de la vie humaine. Ce genre simple et naïf est susceptible de toutes les peintures. Non-seulement il est beaucoup plus naturel que la Comédie, on peut dire encore qu'il lui est supérieur par sa variété et par l'extrême fidélité de ses tableaux. Il semble encore qu'on entende par drame, non-seulement une action simple et familière, mais un mélange de comique et de sérieux, le tout terminé par une catastrophe vraiment tragique, ou sur le point de devenir telle.

Quoi qu'il en soit, c'est la liberté que ce genre d'ouvrage autorise, qui m'a déterminé à traiter le sujet que je destine à paraître sur le Théâtre du monde, par la voie de l'impression; car pour celui des Comédiens Français, je n'ai garde d'y penser, vu quelques-uns des personnages que je vais mettre sur la scène, et qui doivent cependant fixer l'attention générale, par les raisons que je vais déduire. L'amour, l'ambition, l'avarice, et les autres affections de l'âme, agissent uniformément sur tous les hommes. Ce n'est point la vaillance ni la fortune qui forment le cœur; c'est la nature seule, cette boussole fidèle des grands philosophes; c'est son pouvoir prédominant qui agit avec un empire égal sur la généralité de l'espèce humaine : la seule différence sensible est dans l'expression des mouvements de l'âme. Prenons donc les hommes tels qu'ils sont et tels qu'ils peuvent être, sans hyper-

bole, montrons-les à leurs semblables sans microscope. Moins l'intervalle qui nous sépare des autres sera éloigné, plus l'impression sera frappante, et plus l'on sera tenté de mettre à profit les moralités qui s'approcheront de chaque état et de chaque caractère.

J'ai pensé qu'on verrait sans dégout, et même avec plaisir, dans un Vuidangeur toutes les vertus qui distinguent l'honnête homme, le bon citoyen; et j'ai cru qu'on admirerait en lui l'amour de l'honneur porté jusqu'à son dernier période. Peut-être quelques personnes blâmeront-elles le sacrifice auquel il se résout; mais elles ne pourront en même tems s'empêcher d'admirer son stoïcisme, excusé, en quelque sorte, par le motif et par les circonstances où se trouve ce père infortuné. Brutus et Caton, dans le même cas, auroient pris le même parti; et une foule de prétendus poëtes auroit, dans des Pièces moulées les unes sur les autres, et en beaux vers Alexandrins, célébré la vertu de ces deux grands hommes. Mais l'action de mon Héros doit être exposée tout simplement, attendu qu'elle n'est que l'opération d'un vuidangeur, jaloux de son honneur et de l'intégrité de sa réputation.

Pourquoi me reprocherait-on de mettre un pareil personnage sur la Scène? c'est un citoyen comme un autre, c'est un homme qui s'emploie à procurer la propreté et la salubrité nécessaires dans une grande ville.

A l'égard de ce Drame on a cru devoir le réduire

en trois actes, pour le rendre moins ennuyeux qu'en cinq ; il a paru aussi qu'il étoit plus naturel qu'un Vuidangeur, sa famille et sa société s'entretinssent en prose qu'en vers ; la vraisemblance est mieux observée. On sera sans doute étonné de la délicatesse extrême du principal personnage; mais il est dans toutes les professions, des gens fortement épris de l'amour de la vertu, qui craignent plus que la mort la moindre tache faite à leur honneur. William Sentfort étoit du nombre de ces citoyens obscurs, qui deviendroient des hommes célèbres par les services qu'ils rendroient à leur Patrie, si les circonstances ne leur manquaient pour déployer leur génie.

Ce drame avoit été fait pour être représenté à huis clos dans une société particulière d'amis, qui se livrent avec succès à ce genre d'amusement devenu si à la mode à Paris ; mais lorsqu'il fut question de distribuer les rôles, le maître de la Maison qui joue ordinairement les pères, ne voulut jamais, par une délicatesse mal entendue, se prêter à faire le rôle de Vuidangeur; son cœur, disait-il, en étoit soulevé ; et quoiqu'il ne dût paroître qu'en habit des Dimanches, il assura que son imagination seroit affaiblie de dégoûts continuels. Tous les autres acteurs, à l'exemple de celui-ci, rejetèrent les rôles de femme, de fille et de fils du Vuidangeur. On disserta sur la flexibilité des fibres et du genre nerveux, sur les rapports naturels ou factices, et sur l'irritation ou le chatouillement des muscles ;

chacun fit la grimace, et prétexta une susceptibilité capable de nuire à la représentation, par des nausées involontaires. J'observai inutilement que ces personnes qui ont l'idée si forte ou si foible, et le cœur si près des lèvres, ne devroient jamais faire servir aucune sorte de viande, ni aucune espèce de gibier. Mes représentations furent dédaignées, on me prouva que l'imagination sent et feint de sentir tout ce qu'elle veut. Après bien des débats, comme il en survient toujours entre les Acteurs et le Poète Dramatique, il fallut retirer la Pièce. L'Auteur, suivant l'usage, s'est plaint amèrement des Comédiens; et pour ne pas perdre totalement ses peines, il a cru pouvoir régaler le Public d'un Drame digne d'être agréé dans des Troupes moins sensibles et plus raisonnables que celle qui n'a point osé le jouer à Paris. Tout le monde n'est pas aussi dédaigneux que nos Demoiselles et nos Acteurs de la société dont je parle. Pour ne faire ici mention que de ces premières, elles auroient dû faire attention qu'on ne devient pas tout ce qu'on représente sur le Théâtre : celles qui jouent le rôle de Lucrèce, le sont-elles réellement?

Au reste, on doit plaindre des cerveaux foibles, dominés et martyrisés par l'imagination. La moindre idée, le plus léger souvenir, soulève le cœur de certaines personnes, qui ne se font pourtant nulle violence pour assister au spectacle, où il ne sent pas trop bon, et pour manger des choses qui ne flattent pas trop l'odorat. C'est une preuve

que la gourmandise et la curiosité n'ont point de nez : L'une n'a qu'une bouche; l'autre, n'a que des yeux et des oreilles. C'est une preuve encore que l'affection de l'odorat et l'impression du souvenir sont souvent une simagrée, qui est plus dans la fantaisie que dans la Nature.

Ceux qui ont prétendu qu'on pourroit faire paroître dans un drame les gens de la plus vile populace, seront satisfaits puisque mon principal Héros est un Vuidangeur, et que je me suis permis de tout peindre, jusqu'à un combat à coups de poings. Les partisans des catastrophes horriblement noires, n'auront aussi qu'à se louer de l'Auteur; je les ai servis selon leur goût : je leur réponds que mon dénoûment est une des plus charmantes horreurs dont ils aient encore entendu parler.

PERSONNAGES

WILLIAM SENTFORT, maître vuidangeur.

Mistriss SENTFORT, sa femme.

Miss CÉCILE, leur fille.

JONES, leur fils.

TOMPSON, maître boucher.

Mistriss TOMPSON.

Miss CHARLOTTE, leur fille.

Miss ARLOWE, amante de Jônes.

Mistriss CARLIDGE, vieille femme.

JENNI, sa fille, ancienne maîtresse de Jônes.

HERMANN, escroc.

RICHELING, autre fripon.

Plusieurs garçons vuidangeurs.

La scène est à Londres, dans la maison de William Sentfort.

LE VUIDANGEUR

SENSIBLE

DRAME

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

JONES, *seul, en mauvaise redingote, en bonnet de nuit, et ses souliers en pantoufles.*

ERROI-JE toujours cette maudite canaille, qui vient chaque jour, dès six heures du matin, me demander de l'argent? Je n'entends parler que de billets, de lettres de change et de faquins de créanciers, qui osent encore me menacer... Ah! j'en rosserai quelques-uns.... Ma foi, je crois que le plus simple seroit de ne pas coucher ici... Il est ridicule de harceler un galant homme

qui dort et ne se couche qu'à quatre heures du matin... Les drôles pensent que je ne travaille guères avec mon père; car ils me laisseroient au moins dormir une partie de la journée. Que n'attendent-ils que mon père soit mort? Il ne peut vivre long-tems; car il devient vieux tous les jours. Je dois lui succéder, et je me prépare à me bien divertir. Je ne lézinerai pas comme lui. Ma mère de son côté, n'est pas jeune, il s'en faut de beaucoup : ainsi je présume qu'ils auront bientôt leur passe-port pour l'autre monde, sans que je m'y oppose..... Tous ces diables d'importuns-là me donnent de l'humeur; et, au premier jour, j'étrillerai si bien l'un d'entre eux, que les autres se dégoûteront d'y revenir..... (*Il regarde une pendule.*) Il n'est que sept heures. Que ferai-je toute la matinée? Mes amis dorment encore. Nous étions, cette nuit, tous si bien empafés, que la plupart n'auront pu regagner leur gîte. Pour nos donzelles, elles avoient leur coiffe de travers, et l'œil d'un tendre... d'un tendre... Il faut avouer que Miss Arlowe est charmante; sur-tout quand elle se livre à sa gaieté : son image m'auroit empêché de dormir, si je ne m'étois couché appesanti par les fumées du vin et de l'eau-de-vie... J'entends marcher... Est-ce encore quelque malôtru de créancier?

SCÈNE II

JONES, HERMANN, *habillé en petit-maitre Anglois c'est-à-dire avec un surtout qui lui descend jusqu'au milieu des jambes, dont le collet, d'une couleur tranchante, est très large; son chapeau est énorme ainsi que sa catogan.*

HERMANN.

Je venois sur le bout du pied, dans la crainte que tu n'eusses travaillé cette nuit.

JONES.

Je ne me mets à l'ouvrage que quand mon père m'y force, et je me sauve les trois-quarts du temps.

HERMANN.

On disoit qu'une vapeur mortelle t'avoit suffoqué, ainsi que ton père, William Sentfort.

JONES.

Tu vois qu'il n'en est rien... Mais changeons de propos, je t'ai pris pour un créancier et j'allois t'assommer.

HERMANN.

Je suis un galant homme, qui n'a jamais été créancier de personne. Il vaut mieux être débiteur; on est partout le bienvenu. Je ne tourmente qui que ce soit pour le payer; et quand on me tracasse,

je ne suis pas endurant. Il y a quelques jours qu'un gredin de cordonnier vint me demander de l'argent; je lui dis trente fois inutilement que je n'en avois pas; le manant ne voulut jamais en démordre. A la fin, je m'impatientai, et lui fis descendre les marches de mon escalier quatre à quatre. Il tomba, et j'eus le plaisir de le voir disloqué. Depuis ce tems là pas un seul n'ôse y revenir, et je suis en paix comme un grand seigneur. Il faut des exemples.

JONES.

Ces impitoyables coquins me menacent de ne plus travailler pour moi, et c'est tant mieux : ils seront tout d'un coup payés, et j'en trouverai d'autres.

HERMANN.

Comme il y a encore six mortelles années, avant que vienne l'édit qui déclare quites tous les débiteurs envers leurs créanciers; il est absolument nécessaire de casser les bras et les jambes à quelques-uns d'entre eux.

JONES.

C'est un parti que je prendrois volontiers, mais je crains l'éclat, à cause de mon père et de sa famille.

HERMANN.

Bon, ton père!... il ne se couche qu'à cinq heures du matin et dort comme une marmotte.

JONES.

Mais ma mère est éveillée comme un écureuil; et ma sœur jabote comme une pie.

HERMANN.

A propos de ta sœur, ta mère ne veut donc pas me la donner en mariage?

JONES.

Non; elle dit qu'elle aimeroit mieux la voir noyée, attendu que tu es un libertin sans état, un joueur sans argent, un intrigant sans honneur, et que tu feras une mauvaise fin.

HERMANN.

C'est une vieille folle qui radote. Je lui laisserois de bon cœur son bijou chéri, si elle vouloit seulement me compter la dot.

JONES.

Oh! elle ne se laisse pas entamer sur l'argent.

HERMANN.

Il faudra que je me passe du sien; et puis d'ailleurs, je ne suis pas pressé. Je lorgne une grosse brune que je veux rafler à quelque prix que ce soit.

JONES.

Est-elle fille ou femme?

HERMANN.

Oh! ce sont ses pions qui ont été à dame, et qu vont comme ils veulent.

JONES.

Pour moi, je m'en tiens, quant à présent, à Miss Arlowe, c'est une réjouie commère, qui amuseroit un régiment. Nous nous donnons tous les soirs rendez-vous dans la taverne du gros Fripport; et c'est à qui l'aura. Mais je me flatte d'avoir la préférence, parce qu'elle prend toujours mon bras lorsqu'elle veut retourner chez elle.

HERMANN.

Ne demeure-t-elle pas dans le vieux Londres, dans une petite rue adjacente au Strand, chez une Blanchisseuse de bas?

JONES.

Justement, au troisième.

HERMANN.

Je la connois; je me suis trouvé plusieurs fois avec elle dans les guinguettes de Chelsea, et nous y avons ri comme des fous. Elle m'a donné dans l'œil; j'ai projeté de lui parler de près.

JONES.

Ne va pas sur mes brisées, ou nous nous brouil-

lerions ensemble. Tu pourras t'en accommoder dans six mois. En attendant je te cède Miss Jenni.

HERMANN.

Fi donc; c'est une bégueule, avec ses yeux baissés, son air modeste, elle m'ennuie à la mort.

JONES.

Elle m'ennuyait tant aussi, que j'ai pris le parti de la quitter.

HERMANN.

Tu l'as séduite, je crois ; comment as-tu fait pour la mettre à la raison.

JONES.

Elle m'a donné bien de la peine; je l'ai leurrée par une promesse de mariage. Je suis cependant faché qu'elle soit devenue mère ; elle est toujours à vouloir m'attendrir avec son enfant.

HERMANN.

Bon, on les laisse dire. S'il falloit épouser toutes celles que l'on trompe....

JONES.

La petite Jenni se contenteroit de pleurer ; mais sa mère, qui est d'une humeur violente, emportée, ne cesse de me harceler jusqu'ici, elle vient me soutirer à force de menaces et d'injures. Je prends tout ce que je puis à la maison pour le lui donner; et,

avec tout cela, je ne saurais faire taire cette maudite femme là : elle fera quelque jour une scène.

HERMANN.

Et ton père ne se doute pas encore de ta vie libertine ?

JONES.

Non ; mon père est un oiseau nocturne, qui travaille sous terre, et qui ne sait pas ce qu'on fait dans le monde pendant le jour.

HERMANN.

Les mines dégoûtantes que vous creusez ensemble, deviendront un jour pour toi des mines d'or.

JONES.

Il est vrai qu'il convertit en bon argent de vilaines espèces. Je le laisse travailler avec ses garçons et je vais me divertir. Mais il m'aime, et me passe bien des fredaines. Cependant, pour me faire changer de conduite, et afin de me rendre digne d'être son successeur, il veut me marier fort avantageusement.

HERMANN.

Quelle est la dulcinée qu'il te destine ?

JONES.

C'est la fille du Boucher de notre voisinage ; il dit qu'elle est remplie de sentiment.

HERMANN.

Oh, oh! à ce que je vois, ton père va d'une extrémité à l'autre. Et toi, te prêtes-tu à ce mariage ?

JONES.

Ma foi, non. La prétendue est pourtant gentille, douce et propre. Mais je suis ensorcelé de Miss Arlowe; elle me fait tourner la tête. Voilà un petit cœur d'or que j'ai escamoté à ma sœur, et que je veux lui porter ce matin.

HERMANN.

Parbleu, fais moi le plaisir de m'y mener avec toi ; j'appuierai ton amour.

JONES.

Je le veux bien. Mais il est encore trop de bonne heure ; elle s'est couchée tard ; nous irons ensemble sur le midi.

HERMANN, *apercevant deux fleurets sur une table.*

Eh bien, en attendant, je vais te donner une leçon. Des grivois tels que nous doivent savoir se battre à coups de poing, et à l'arme blanche.

(*Ils prennent chacun un fleuret, et font assaut.*)

HERMANN, *portant la main à sa joue.*

La peste du maladroit ! Deux lignes plus haut, il me crevait un œil.

JONES.

Que diable aussi, pourquoi ne te mets-tu pas en garde ?

HERMANN.

J'y étois ; mais tu pousses à tort et à travers, comme un vrai brutal.

JONES.

Ma foi, si tu ne sais pas mieux te défendre, ce n'est point ma faute. Va te faire panser.

HERMANN.

Si, au lieu d'un fleuret, j'avois mon épée, je t'apprendrois, à tes dépens, à être plus adroit et plus honnête.

JONES.

En vérité, je ne te crains pas plus d'une façon que de l'autre ; et si nous n'étions pas ici, tu verrois. Tu n'es qu'un querelleur et un fanfaron.

HERMANN.

Il t'appartient bien, vil excrément des pays-bas, d'apostropher un homme comme moi ! J'ai servi sur terre, tandis que ton père et toi vous travaillez, comme les taupes, dans l'obscurité.

JONES.

Est-ce que je ne te connois pas aussi ? Ton père étoit Porteur de chaise, et ta mère est morte à l'Hôpital. Tu fais le faraud ; parce que tu as servi

dans un Régiment, mais on t'en a chassé; et si tu figures dans le monde, ce ne sera qu'à Tiburne.

HERMANN.

Prends garde que je ne t'y fasse aller au premier jour. Te souviens-tu du vol que tu as-fait chez ce bijoutier de Westminster, après avoir enfoncé pendant la nuit, le devant de sa boutique ?

JONES.

Oh ! je ne te crains point ; tu étois mon complice.

HERMANN.

C'est toi, scélérat, qui m'as suborné : voilà ce que c'est que de voir mauvaise compagnie !

JONES.

Oui, tu as raison, je me suis déshonoré avec toi.

HERMANN.

Il te sied bien d'avoir tant d'insolence.

JONES, *quittant sa redingote, et se mettant dans la posture d'un athlète.*

Tiens, il ne s'agit pas de tout cela ; vuidons notre querelle en braves Anglois.

HERMANN, *se préparant aussi à se battre.*

Je le veux bien.... Mais non, je ne dois point te battre chez toi : je te rencontrerai dans la rue.

JONES, *lui donnant un coup de poing.*

Sors d'ici, infâme escroc.

(*Ils se gourment et se prennent au collet.*)

SCÈNE III

Les précédens, mistriss SENTFORT, *Garçons Vuidangeurs.*

MISTRISS SENTFORT.

Au secours! au secours! Quoi donc, ce malheureux vient assassiner mon fils dans ma maison! Qu'on aille chercher un Juge de paix.

HERMANN.

Point tant de bruit, Madame ; votre fils est un impertinent, qui m'a blessé et insulté: j'en aurai raison.

JONES.

Je ne crains point ses menaces, laissez-le aller ; et s'il ne part pas au plus vite, il n'y a qu'à le jeter dans un de nos tonneaux.

HERMANN.

Ne m'approchez pas ; je redoute votre attouchement, et vous laisse dans la fange qui vous fait vivre.

(*Il se sauve, poursuivi par les Vuidangeurs.*)

SCÈNE IV

Mistriss SENTFORT, JONES.

MISTRISS SENTFORT.

A quel sujet faites-vous donc tant de tapage? Vous êtes amis, et vous ne pouvez vivre ensemble un quart d'heure, sans vous quereller!

JONES.

Parce qu'il est maladroit sous les armes, il m'a dit des injures; si vous n'étiez pas venue, je lui proposais un combat à coups de poing, et....

MISTRISS SENTFORT.

Je vous ai dit cent fois qu'il ne falloit pas voir un coquin comme celui-là. Une bonne fois pour toutes, ne vous encanaillez plus avec un tas de vauriens, qui vous auront bientôt fait manger le produit des fatigues de votre père. C'est un honnête homme, un bon mari, un bon père, un citoyen utile; ne le faites pas mourir de chagrin. Il vous a bien élevé; mais au lieu de l'aider dans son travail, et d'imiter sa conduite, vous battez le pavé; vous fréquentez les plus mauvaises coteries, vous nous faites sécher de douleur.

JONES.

Je vous promets, ma mère, que je ne verroi plus

Hermann, ni sa sequelle; je me défierai même de lui.

MISTRISS SENTFORT.

Portons nos plaintes; faisons le mettre en prison.

JONES.

Gardons nous-en bien; il pourroit me calomnier et me susciter de mauvaises affaires (*A part*).... Il ne diroit que la vérité... (*Haut*). Mais j'ameuterai ses créanciers: de rage, il en tuera quelqu'un; alors il verra beau jeu.

MISTRISS SENTFORT.

Vous en avez aussi beaucoup vous-même, de créanciers; tous les jours je n'entends parler que de vos dettes.

JONES.

J'arrangerai mes affaires à votre mutuelle satisfaction.

MISTRISS SENTFORT.

Il ne tient qu'à vous que les choses prennent une bonne tournure. Votre père et moi nous ne cherchons que votre avantage. Votre sœur a pu vous dire que nous avons formé le dessein d'acquitter vos dettes, si vous voulez être sage et épouser la fille de notre voisin le Boucher, dont l'alliance ne peut que nous faire honneur.

JONES.

Je n'avois aucune envie de me marier; mais

vous êtes si bonne, si complaisante, que je me fais un devoir de vous satisfaire en tout.

MISTRISS SENTFORT.

Tu me pénètres de joie. La mère et la fille doivent venir sur les midi. Ne manque pas de te trouver ici, comme par hazard; tâche de leur plaire : tu réussiras sûrement, et nos arrangements seront bientôt faits.

JONES.

Il faut avoir l'air propre, pour une telle entrevue ; et je n'ai pas un ajustement qui mérite d'être présenté : toute ma garde-robe tombe en guenille.

MISTRISS SENTFORT.

Qu'avez vous fait de l'argent que votre père vous avoit donné pour vous acheter un habit neuf ?

JONES.

J'ai trouvé une famille d'honnêtes gens dans la misère ; on vendoit leurs meubles, et ils étoient sur le point de faire banqueroute. Ce spectacle m'a touché ; je leur ai tout prêté ce que j'avois. (*A part.*) La bonne histoire que j'imagine-là !

MISTRISS SENTFORT.

Il est satisfaisant de faire de bonnes œuvres ; mais vous auriez dû garder une partie de votre argent pour vos besoins personnels.

JONES.

Vous n'auriez pu y tenir vous-même: un père, une mère et quatre malheureux enfants sur la paille ! (*A part, en riant.*) Oh ! rien de plus touchant !

MISTRISS SENTFORT.

Tenez, voilà six guinées; allez au plus tôt acheter un habit propre et décent; et vers les deux heures au plus tard, vous vous rendrez dans la salle, où vous trouverez la compagnie. Votre père compte sur votre obéissance; ne le trompez pas.

(*Elle lui donne de l'argent, et sort.*)

SCÈNE V.

JONES, *seul.*

Ma foi, ces six guinées viennent fort à propos. Je n'ai pas mal emboisé la bonne femme. Elle croit que j'épouserai sa Bouchère; mais si Miss Charlotte attend après moi, elle sera longtemps sans être pourvue. Gardons toujours ces guinées; c'est autant de pris: j'en achèterai quelques bijoux pour ma chère Arlowe. Sa mère ne dira plus que je suis un misérable, ou un avare.... Comme elles vont toutes deux me faire des caresses !

SCÈNE VI

Mistriss CARLIDGE, JENNI, JONES.

MISTRISS CARLIDGE.

Je te trouve donc, à la fin, misérable suborneur! Voilà cent fois que je viens ici, et tu te caches toujours pour ne pas me voir; mais tu ne saurois m'échapper aujourd'hui; tu me feras raison de toutes tes perfidies à l'égard de ma fille.

JENNI.

Ma mère, je vous en prie, parlez lui avec plus de douceur.

MISTRISS CARLIDGE.

Laissez-moi tranquille, petite sotte.

JONES.

Doucement, mistriss; ne nous emportons pas. En quoi, s'il vous plaît, avez vous à vous plaindre de moi?

MISTRISS CARLIDGE.

Comment, malheureux! ne l'as-tu pas enjolée, trompée; et puis tu nous plantes-là. Et ton enfant, ta pauvre petite fille, misérable, parle, qu'en veux-tu faire?

JONES.

Tout ce que vous voudrez. Votre Jenni a beau faire la prude, suis-je le seul qui?...

MISTRISS CARLIDGE.

Ah, scélérat! il faut que je t'arrache les yeux.

JENNI, *se mettant entre* JONES *et sa mère.*

C'est moi, ma mère, qui mérite toute votre fureur ; sans mon indigne faiblesse à croire à ses serments, et à me contenter d'une promesse de mariage, il n'outrageroit point ma vertu.... Mais il a raison, je mérite ses mépris ; je dois être à ses yeux la plus vile créature.... Puisse mon exemple servir de leçons aux jeunes personnes qui manquent à leur devoir ! (*Elle pleure.*)

MISTRISS CARLIDGE.

Tu nous feras mourir de chagrin ; elle qui t'a tout sacrifié, et moi, qui avois en main de très bons partis pour elle.

JONES.

Mais songez combien vous m'avez coûté l'une et l'autre. J'ai dégagé son frère ; j'ai payé l'apprentissage de sa sœur ; enfin, pour ses beaux yeux, j'ai subtilisé ma famille ; je me suis accablé de créanciers. Que voulez vous donc que je fasse encore ?

JENNI.

O Dieu ! je suis cause que vous vous êtes porté à des actions si basses ! Vous, Jones, vous ! voler vos parens, et par rapport à moi !.. Malheureuse que je suis !...

MISTRISS CARLIDGE.

Je veux que tu épouses ma Jenni. Sans toi, perfide, elle auroit toujours été sage ; si tu oses encore hésiter, je vais tout déclarer à ton père.

JONES.

Ne faites pas cette sottise ; vous vous ressentiriez de son humeur violente.

MISTRISS CARLIDGE.

Va, je ne le crains point. Je lui dévoilerai toute ta vie libertine : je m'en suis fait instruire. Quand il saura que c'est toi qui l'a volé si souvent, il te fera certainement enfermer pour le reste de tes jours, ainsi que la perronelle pour qui tu quittes ma fille.

JONES.

N'en dites point de mal, je vous en prie ; c'est une fille gaie, complaisante, et qui est recherchée par plus de vingt bons partis.

MISTRISS CARLIDGE.

Cela ne l'empêche pas d'en chercher aussi elle-même, elle est parée comme une Actrice ; et je suis sûre que c'est plus aux dépens de ton père qu'aux tiens. Oh bien, je l'en avertirai, et dès demain.

JONES.

Point de bruit ; vous gâteriez encore plus vos affaires. Mon père veut me marier à toute force, et

m'établir convenablement; je feins d'acquiescer à son projet, afin de mettre la main sur la somme qu'il me destine. Si je réussis, vous vous en ressentirez toutes les deux.

JENNI.

Qu'entends-je ! Il se marieroit avec un autre ! Ce serait pour moi le coup de la mort.... Je me suis bien toujours doutée qu'après la faute que j'ai faite, je ne devois plus espérer d'être heureuse.

JONES, *touché.*

Miss Jenni, ne vous affligez point ; je vous aime toujours.

JENNI.

Vous m'aimez et vous m'accablez de mépris !... Ah! si vous lisiez dans mon cœur !

JONES.

Pardonnez des paroles qui m'échappent dans la colère.

MISTRISS CARLIDGE.

Veux-tu être un honnête homme ? Sois son époux dès aujourd'hui.

JONES.

D'honneur, la chose est impossible.

MISTRISS CARLIDGE.

Pourquoi nous dédaignes-tu, misérable? Nous

valons cent fois mieux que ta famille. Je gagne ma vie par un travail honnête, et ma fille se soutient avec décence, en faisant de la dentelle. Nous devons rougir de t'avoir connu.

JONES.

Je crois qu'en effet je ne suis pas digne de votre alliance.

MISTRISS CARLIDGE.

Il te sied bien de nous plaisanter.... Mais puisqu'elle a eu la sottise de t'aimer, elle sera ta femme, ou tu te repentiras toute ta vie de l'avoir trompée.

JENNI.

Laissez-le, ma mère ; sortons de cette maison, je renonce à le voir ; je me charge de nourrir par mon travail le fruit de mon malheureux amour : cette enfant aura un cœur plus tendre et plus reconnoissant que son père.

MISTRISS CARLIDGE.

Ecoute, Jones, je suis au désespoir ; ses larmes me font mourir ; et toi qui les causes, tu n'en es point touché ! Je vais de ce pas déclarer à ton père et à ta future tout ce qui s'est passé entre ma fille et toi.

JONES.

Mon père seroit furieux, mon mariage n'auroit plus lieu, je ne toucherois point d'argent, et vous-mêmes, vous n'auriez rien du tout.

MISTRISS CARLIDGE.

Il n'importe, c'est le pis-aller. Je m'en vais le trouver, je lui montreroi ta promesse de mariage : s'il me rebute, s'il est aussi injuste, aussi cruel que son fils, j'irai tout de suite chez le Juge de Paix, à qui je détaillerai toute ta vie perverse, et les indignes actions que tu as faites pour entretenir ton libertinage.

JONES.

Ne vous avisez pas de cela : mon père dort à présent ; on ne vous laissera point entrer dans sa chambre.

MISTRISS CARLIDGE.

Oh ! parbleu ! je forcerai la porte ; nous allons voir.

JENNI.

Ma mère, cette violence ne peut que me rendre plus malheureuse.

MISTRISS CARLIDGE.

Non ; c'est inutile.

JONES, *l'arrêtant.*

Eh bien, ma chère Mistriss Carlidge, faisons mieux ; traitons les choses de sang-froid et amicalement. Accordez-moi jusqu'à demain, afin que je prenne les mesures nécessaires ; et je jure d'épouser Miss Jenni.

JENNI.

Seroit-il possible ! Rendrois-tu assez de justice à mon amour ?

MISTRISS CARLIDGE.

Ne me fais pas de mensonge, comme à ton ordinaire.

JONES.

Non ; je vous donne ma parole d'honneur.

JENNI.

Va, mon cher ami, tous mes instants seront employés à te rendre heureux.

JONES.

Retirez-vous actuellement ; je crains qu'on ne vous surprenne ici. (*Il embrasse Jenni.*) Adieu, mon amie ; dans un instant j'irai te voir.

MISTRISS CARLIDGE.

Si tu nous trompes encore, j'ai ma vengeance toute prête. (*Elle sort*).

JENNI.

Je fais ce que je peux pour l'adoucir en ta faveur. Aime-moi comme je t'aime, nous serons tous contens. (*Elle sort*).

JONES, *seul.*

L'innocente créature ! Elle est douce comme un agneau.. J'ai presque des remords... Quelle folie !

SCÈNE VII

Miss CÉCILE, JONES.

MISS CÉCILE.

Bonjour, mon frère.

JONES.

Ah! te voilà, ma sœur. Il me paroit que tu as bien dormi; tu as le teint d'une fraîcheur admirable.

MISS CÉCILE.

Va conter tes fleurettes à quelques-unes de tes Maîtresses, ou plutôt garde-les pour la jeune personne qu'on te destine pour femme, et dont je viens te parler.

JONES.

N'est-ce pas la fille de Tompson, le Boucher ?

CÉCILE.

Oui, miss Charlotte elle-même.

JONES.

Il y a une si grande différence dans nos professions, que je crains que nous ne sympathisions point ensemble.

CÉCILE.

Elle est mon amie; je t'assure qu'elle a un caractère excellent.

JONES.

Je ne me sens pas de goût pour elle.

CÉCILE.

L'amour viendra quand tu auras fait connoissance. Songes, d'ailleurs, que c'est nous allier d'une manière fort honorable.

JONES.

Elle est si maniérée, que je crains qu'elle ne me donne des vapeurs, le spasme, la consomption.

CÉCILE.

C'est une mauvaise défaite, et je devine tes raisons; tu as le cœur pris pour une autre. Je crains bien que ce ne soit une fille intéressée; car mon père te fournit de l'argent, je te donne tout ce que j'ai, et tu n'as jamais le sou. J'ajouterai encore à ces justes reproches, que tu travailles avec mon père le moins que tu peux, et les nuits que tu lui fais faux-bon, tu ne rentres qu'à quatre ou cinq heures du matin. Les gens qui viennent te chercher sont faits comme des bandits ; je tremble toujours qu'ils ne t'engagent dans quelque affaire fâcheuse, qui compromettroit notre repos et notre bonheur.

JONES.

Je ne vois que bonne compagnie : on se trompe à la mine de nos plus illustres Milords, quand ils courent en chenille. J'aime ce plaisir, il est vrai ; mais ce goût est de mon âge. Quand le feu des pas-

sions s'amortit, l'on prend une femme qui paie nos dettes, et se trouve encore trop heureuse d'avoir les restes de nos affections.

CECILE.

Oui, beaucoup de jeunes gens de famille, quand ils se décident enfin pour le mariage, ont tout l'air de vieux barbons; et il ne faut pas s'étonner si tant de femmes huppées, après la cérémonie des noces, cherchent de vrais maris : c'est que réellement elles n'en ont point.

JONES.

Elles doivent être sages et ménagères. Pour nous autres garçons, nous devons ne songer qu'à nous réjouir, surtout quand nous avons des pères assez complaisants pour travailler jour et nuit à nous amasser du bien.

CÉCILE.

Voilà une fort bonne morale.

JONES.

Assurément. Bonjour, ma petite sœur ; je vais me parer avec soin pour assister à cette belle entrevue, où ma mère veut que je représente. Je crois que j'y ferai une sotte figure : n'importe, il ne faut pas la courroucer.

CÉCILE.

Tu lui as promis d'y venir ; ainsi, ne manque pas à ta parole.

JONES.

Compte-sur-moi..... Une chose m'embarrasse ; j'ai quelques dettes criardes à payer ; qui m'empêchent même de paroître dans le voisinage. Je n'ai point assez d'argent : ne pourrois-tu pas, toi qui es si bonne, me prêter une petite somme ? Je te la rendrai fidèlement après la noce.

CÉCILE.

Je n'ai que trois guinées : je veux bien te les prêter, mais à condition que tu me les rendras exactement.

JONES.

(*Il prend l'argent.*) Je t'en donne ma parole. L'aimable petite sœur ! Adieu, ma bonne amie.

(*Il sort.*)

CÉCILE *seule.*

Ces libertins-là ruineroient une maison des plus opulentes. Au reste, on est encore trop heureux quand ils ne font pas d'actions capables de déshonorer une famille. Je redoute toujours les coteries que fréquente mon frère ; et j'espère qu'une femme sensée pourra parvenir à le rendre plus sage.

(*Elle sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

WILLIAM, *mistriss* SENTFORT, TOMPSON, *mistriss* TOMPSON, *miss* CHARLOITE, *miss* CÉCILE (*ils sont tous assis en demi-cercle autour d'une table, et boivent du thé et de l'eau-de-vie.*)

MISTRISS SENTFORT.

Je suis fort étonnée que mon fils ne soit point encore arrivé ; il témoignerait beaucoup plus d'empressement, s'il avoit le bonheur de connoître davantage la jeune Miss qui lui est destinée.

MISTRISS TOMPSON.

Peut-être que votre fils ressemble à la plupart des jeunes gens, qui n'aiment guère à se soumettre au joug du mariage.

TOMPSON.

Ils obéissent enfin ; et une épouse aimable leur fait bientôt oublier tous les objets qui les entraînoient vers la dissipation. J'en puis juger par

mon expérience ; quoique je fusse un égrillard, Mistriss Tompson sut me fixer dans sa boutique.

WILLIAM.

Miss Charlotte aura le même pouvoir sur le cœur de mon fils, auquel j'ai tâché de donner de bons exemples et une bonne éducation, afin qu'il se distinguât dans mon pénible métier, et remplît un jour ma place avec honneur.

MISS CHARLOTTE.

Je ne vous cacherai pas, monsieur William, que j'avois quelques répugnances pour votre profession ; mais l'estime dont vous jouissez, m'a fait surmonter un dégoût qui m'a paru ridicule.

MISS CÉCILE.

Je conviens que la profession de mon père n'est pas séduisante; mais si l'on juge du mérite des choses par leur utilité, il faut convenir aussi qu'il est peu d'états plus nécessaires que le sien dans la société, et qui exigent plus de courage : peu de gens ont l'âme assez forte pour le soutenir. Un Citoyen n'est-il pas généreux quand, pour le bien commun, il fait ce que les autres ne voudroient, ni ne pourroient faire ? Mais on ne s'attache qu'à ce qui brille, et l'on méprise ce qui produit un bien sans éclat.

TOMPSON.

Heureusement le bénéfice dédommage des préju-

gés auxquels on est en butte ; et, dans le siècle où nous sommes, l'argent console de tout : il n'est ni laideur ni avilissement qui empêchent de trouver un parti, quand le son des écus tinte aux oreilles.

WILLIAM.

Tandis que nous sommes sur le rang que nous tenons dans la société, s'il vous faut parler vrai, votre métier, mon cher Tompson, n'est guère plus agréable ni plus estimé que le mien. Vous êtes toujours environné de sang et de carnage, et souvent vous n'êtes pas non plus en trop bonne odeur.

MISTRISS TOMPSON.

Ah ! monsieur William, quelle comparaison ! Nous nous employons pour nourrir les citoyens.

WILLIAM.

Eh bien mon état est une suite nécessaire du vôtre.

TOMPSON.

Laissons cela, parlons plutôt du solide établissement, que vous prétendez faire à l'unique héritier de vos travaux.

WILLIAM.

L'argent n'est pas la seule chose désirable que je donne à mon fils en mariage ; ma profession n'est point attrayante, j'en conviens ; mais c'est un état libre, je l'ai toujours exercé avec honneur, et personne ne m'arracheroit un seul cheveu de la tête.

MISTRISS TOMPSON.

Nous en sommes persuadés..... Mais venons au fait : combien donnez-vous à votre fils?

WILLIAM.

Mon fils est un grand garçon, bien fait, robuste, qui sait l'arithmétique, et qui est très habile dans mon art.

TOMPSON.

Tenez, l'ami William, les pères, quand ils marient leurs enfants, croient toujours que leurs pièces d'une couronne valent une guinée, et que celles des autres valent à peine un sheling. Si votre fils est grand et bien fait, ma fille est aussi fort gentille, et fera bonne ménagère : ainsi traitons sans égard pour les qualités personnelles.

WILLIAM.

Volontiers. Eh bien, je donne à mon fils trois cents livres sterlings, et je lui assure mon fonds dont il lui sera facile de tirer un grand parti.

MISTRISS TOMPSON.

On m'avoit dit qu'il auroit quatre cents livres sterlings. Il faut faire un petit effort en faveur du préjugé que vous avez contre vous, l'ami William Sentfort.

WILLIAM.

Combien donnez vous donc à votre fille ?

TOMPSON.

Moi? deux cents livres sterlings, et un petit trousseau des mieux conditionnés.

WILLIAM.

Ce n'est point assez, il faut aller jusqu'à trois cents guinées.

TOMPSON.

J'y consens, en votre considération ; mais à condition pourtant que de votre côté vous irez jusqu'aux quatre cents.

WILLIAM.

Il faut bien faire un effort. Allons, touchez-là. Nous boirons, en dînant, le vin du marché. (*Aux Dames Tompson.*) Vous y consentez, Mistriss ?

MISTRISS TOMPSON.

Avec beaucoup de plaisir.

WILLIAM.

Je vais, de ce pas, chez Monsieur Trafiquet, mon Notaire ; il a ma pratique, j'ai la sienne ; nos conventions seront bientôt rédigées. (*Il sort.*)

MISTRISS SENTFORT.

Je ne conçois pas ce qui peut arrêter mon fils : ce sont sans doute les apprêts d'une entrevue où il veut paroître avec distinction.... Mais le voilà.... comme il est fait.... Je n'en reviens pas !...

SCÈNE II.

Mistriss TOMPSON *et* SENTFORT, *miss* TOMPSON *et* SENTFORT, TOMPSON, JONES, *sa veste déboutonnée et déchirée, et ses cheveux en désordre.*

JONES.

Excusez-moi, mesdames, il ne m'a point été possible de me tirer des embarras qui me poursuivent depuis quatre heures.

MISTRISS SENTFORT.

Il faut qu'ils aient été grands; car vous vous présentez dans un bel équipage !

JONES.

Pardonnez cet air de désordre à mon empressement, et à l'aventure qui vient de m'arriver.

MISTRISS SENTFORT.

Elle est donc bien extraordinaire ?

JONES.

Je me hâtais de venir m'habiller, et de me mettre en état de faire décemment ma cour à cette charmante Miss, lorsqu'auprès d'ici, j'ai entendu un tumulte épouvantable, et des cris à faire peur ; je me suis aussitôt avancé, en fendant la presse, et j'ai vu un de mes meilleurs amis, le plus honnête

homme du monde, aux prises avec la plus vile canaille, qui le traitait de Juif, de Banqueroutier ; à cet aspect, mon sang s'est allumé ; je me suis élancé dans la bagarre ; j'ai frappé à droite, à gauche ; les coups de poings, les gourmades volaient de tous côtés ; jamais bélier n'a donné de si furieux coups de tête ; vingt fois on m'a renversé dans la boue : mais enfin, par ma valeur, j'ai sauvé mon ami des mains de la populace, et l'ai ramené en triomphe dans le sein de sa famille ; tandis que nos ennemis avoient un œil poché, une dent meurtrie, ou la moitié des dents cassées.

MISTRISS TOMPSON.

Voilà, certainement, une belle action, qui mérite bien qu'on vous pardonne un retardement, dont nous appréhendions d'avoir à nous plaindre, comme d'une négligence.

JONES *à miss Charlotte.*

Sans des raisons aussi fortes, j'aurais même devancé votre arrivée ici, miss Charlotte; ma famille veut que je vous sacrifie ma liberté; je n'aurai pas de peine à lui obéir.

MISS CHARLOTTE.

Mais vous ne serez point mon esclave ; l'amitié seule doit nous réunir l'un à l'autre.

JONES.

Vous avez raison, Miss, je n'y pensais pas.

MISTRISS SENTFORT.

Allons, allons, tout est convenu. Ne songeons qu'à nous divertir et à conclure. On dresse actuellement le contrat.

JONES, *d'un air troublé.*

Quoi, ma mère, déjà!

MISS CHARLOTTE.

En êtes-vous fâché, Monsieur?

JONES, *se remettant un peu.*

Non, Miss, je ne m'attendois pas seulement que mon bonheur fût si prochain.

MISTRISS SENTFORT.

Mon fils, on ne sauroit trop se presser pour terminer les bonnes affaires.

MISTRISS TOMPSON.

En attendant l'heure du dîner; allons faire un tour dans le parc Saint-James.

TOMPSON.

C'est bien dit : partons.

MISTRISS SENTFORT.

Mais pouvons nous aller décemment, sans être suivie chacune de notre servante?

MISTRISS TOMPSON.

Vous avez raison, nous risquerions d'être confondues avec les femmes du peuple.

MISS CÉCILE.

Eh bien, comme miss Charlotte et moi nous serons avec vous, nous vous tiendrons lieu de servantes.

MISS CHARLOTTE.

C'est bien pensé !

TOMPSON, *à sa femme et à sa fille.*

Quel diable de cérémonie ! Est-ce que vous êtes folles ?

JONES, *aux Dames.*

Dans l'état où je suis, je ne puis vous conduire à la promenade : j'en suis fâché, Mesdames.

MISTRISS SENTFORT, *à son fils.*

Nous vous dispensons de venir, songez seulement à mieux vous équiper.

MISTRISS TOMPSON.

Mais nos servantes... sortir sans elles...

TOMPSON, *prenant sa femme et Mistriss Sentfort sous le bras et les entraînant hors de la scène.*

Je vais vous apprendre à vous en passer.

Miss CÉCILE *et* CHARLOTTE, *les suivant en éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! elles apprendront aussi à courir. Ah ! ah ! ah !

SCÈNE III.

JONES *seul.*

Comme ils ont eu la bonhommie d'ajouter foi à mon combat généreux (*Il rit*). Ah ! ah ! ah !.... Ce coquin là, me chercher toujours querelle, quand il est ivre... Quelle grêle de coups de poings, et comme il vous lance sa tête dans l'estomac ! Je ne veux plus aller dans sa maudite taverne... Ouf ! Je suis moulu de coups..... voilà des avant-coureurs de noce assez désagréables..... A propos de mariage, je me suis furieusement avancé, je ne sais pas trop comment je pourrai me dédire. Si je me marie, Miss Arlowe ne me le pardonnera jamais ; je serai réduit à ne plus la voir... Cette idée seule me désole... D'un autre côté, la terrible Carlidge m'étourdira par ses cris et ses clameurs ; animée par l'intérêt qu'elle prend à sa fille, c'est une furie qu'il n'est pas aisé d'adoucir... Après une entrevue et des conventions arrêtées, si je renonce à l'alliance convenue, je dois m'attendre aux dernières extrémités de la part de mon père, de ma prétendue et de sa famille qui deviendront de nouvelles harpies pour me tourmenter : je serai renfermé, peut-être même deshérité..... Ma parole est engagée et la future est gentille... Mais je n'en suis pas amoureux ; et l'image d'un autre objet viendra me

poursuivre jusques dans les bras de ma femme.... Je me perds dans mes réflexions... Non, je ne saurais abandonner ma Miss Arlowe, je la préfère à toutes les fortunes que l'on m'offre, elle est mon âme; ma divinité..... Que dis-je ! je m'expose à me la voir enlevée pour toujours : car on attenterait à ma liberté, ce bien si cher, digne partage d'un Anglais... qui sait le conserver... Ma foi, je vais courir le monde, et emmener avec moi ma chère Maîtresse...

Je suis sans un sou.... Me voilà bien embarrassé; je n'ai qu'à mettre la main sur le magot de mon père ; j'ai remarqué que la serrure de son coffre-fort ne tient presque point : cela suffit..... A merveille ! je passerai dans nos Colonies ou dans le pays étranger. Je m'y enrichirai par mon industrie; au bout de dix ans, je reviendrai, cousu de guinées comme un Milord, et tout sera oublié ; ma future actuelle aura trouvé un autre parti, tous mes gens seront morts et personne n'aura plus rien à me dire... Oui, voilà ce que j'ai de mieux à faire; voler mon père, et me sauver avec la petite Arlowe... pourvu toutefois que l'aimable créature consente à me suivre... Je n'ôse me flatter d'obtenir d'elle cette marque d'amour... Je crois l'apercevoir.

SCÈNE IV.

Miss ARLOWE, JONES, RICHELING, *en uniforme de soldat de la Marine, son chapeau enfoncé sur*

les yeux, une longue épée qui traîne presque jusqu'à terre et ayant enfin tout l'air d'un coupe-jarret.

JONES, *courant au devànt de Miss* ARLOWE.

Est-ce bien toi, ma chère amie ? Par quel heureuse aventure es-tu parvenue jusques-ici ?

MISS ARLOWE

Ah! mon cher Jônes, nous avons un étrange évènement à te conter. Tu me vois encore tremblante, et pénétrée de rage et de douleur.

JONES.

Que t'est-il donc arrivé?

RICHELING.

Ecoute : tu me vois aussi saisi d'indignation, et tu partageras notre juste fureur.

MISS ARLOWE.

Tu connais cet indigne Hermann?

JONES.

Oui, je me propose de lui couper les oreilles.

MISS ARLOWE.

Apprends que le misérable est venu chez moi en jurant d'une manière épouvantable. Il dit que tu lui as fait une insulte et il menace de t'exterminer. J'ai voulu vainement le rendre plus calme ;

il n'a paru se radoucir, que pour se jeter à mes genoux, les yeux tout en feu, et me protester qu'il ne t'épargnerait qu'à la condition que je consentirais à te chasser de chez moi. J'ai résisté à toutes ses prières, qu'il renouvellait, en prenant tantôt un air attendri, tantôt en frappant du pied, et en faisant retentir ma chambre de ses imprécations. Enfin, me trouvant insensible à ses caresses et à ses menaces, il allait peut-être outrager ma vertu, lorque mes cris ont fait accourir Monsieur Richeling, qui, heureusement, venait en ce moment pour me voir.

RICHELING.

Dans le bouillonnement de ma colère, je vous aurais vengés sur-le-champ l'un et l'autre; mais j'ai craint de faire chez Miss un dangereux éclat, dont les suites auraient pu nous devenir funestes à tous : il est bon de savoir quelquefois se posséder... d'ailleurs, le drôle est vigoureux.

JONES.

Ah, le monstre! insulter ma Maîtresse! s'en prendre à ce que j'ai de plus cher au monde! Je punirai son insolence, ou il aura ma vie.

MISS ARLOWE.

Il dit qu'il sait assez de choses de toi, pour te faire pendre..

JONES.

Il est de son intérêt de garder le silence.... Mais je l'empêcherai bien de jâser.

RICHELING.

Tu n'auras qu'à bien prendre ton tems et profiter ensuite de ton avantage: ce coquin-là doit être attaqué avec précaution. Parce qu'il est robuste à la lutte et parce qu'il excelle dans l'art de l'escrime, il a l'insolence d'insulter jusqu'à ses meilleurs amis; il vole même avec audace, toutes les fois qu'il se croit le plus fort. Il n'y a que huit jours que je m'associai avec lui dans une partie de jeu, contre des Français nouvellement débarqués à Londres; c'était de l'argent sûr, car ils étoient tout neufs; cependant, s'il eût perdu, je l'aurois remboursé de moitié; il gagna dix-huit guinées et il ne voulut jamais m'admettre à la participation du gain. Il fallait se couper la gorge; j'aimai mieux céder, que de faire peut-être un mauvais coup.

JONES.

J'irois, dès cet instant, le chercher; mais je suis retenu par une affaire importante.

MISS ARLOWE.

Nous venions cependant pour t'amener avec nous.

JONES.

Je ne puis sortir que ce soir, à cause de certains embarras.

MISS ARLOWE.

De quoi s'agit-il donc?

JONES.

Je n'ôse te le dire.

RICHELING.

Dois-tu avoir quelque chose de caché pour nous?

JONES.

Non; mais je....

MISS ARLOWE.

Parle, ou je me fâche.

JONES.

Tu le veux absolument?

MISS ARLOWE.

Oui, oui, te dis-je!

JONES.

Eh bien, apprends qu'on s'occupe ici de mon mariage; j'ai déjà vu la future, et....

MISS ARLOWE.

Quoi; perfide! tu veux donc sérieusement te marier, et me quitter pour toujours?

JONES.

La nécessité cruelle m'en fait une loi; je n'ai plus au monde d'autre ressource.... Il y auroit cependant un moyen de ne jamais nous séparer. Veux-tu que je passe dans le pays étranger? Es-tu dans le dessein de m'y suivre?

MISS ARLOWE.

J'y consentirois volontiers; mais tu n'as point

d'argent, et ta profession est très peu lucrative, quand on n'est point assez riche pour se faire Maître.

JONES.

Ecoute, j'emporterai d'ici le plus d'argent qu'il me sera possible.

RICHELING.

Excellent projet !

MISS ARLOWE.

Et quand tu auras dépensé tout ce que tu auras pris, que deviendrons-nous ?

JONES.

Ma foi, je n'en sais rien... Tu conçois donc que je suis forcé de consentir à mon mariage ? Si je m'obstine à rester garçon, une dure captivité sera mon lot dans quelqu'Hôpital ; ainsi, je ne puis te conserver mon cœur, qu'en engageant en apparence ma liberté à une autre.

MISS ARLOWE.

Il faut donc que j'y consente. Mais si l'amour doit être le prix de la fidélité, tu n'aimeras jamais ta femme autant que moi.

JONES.

Non, et je t'en donnerai journellement des preuves ; l'abondance dont je te ferai jouir t'assurera de ma tendresse... Il est près de trois heures (1)

(1) Tous les Anglais, du moins les habitans de Londres, ne dînent qu'à quatre heures.

je vous conseille d'aller faire un tour au Parc; lorsque je serai habillé, je tâcherai d'aller vous y joindre, pour un moment.

MISS ARLOWE.

Nous serons dans la grande allée.

JONES.

Ah ! si j'y rencontre l'infâme Hermann, dans la rage et le désespoir qui m'animent, je l'étrangle à vos yeux.

RICHELING.

Je te seconderois de bon cœur.

JONES.

Je crois appercevoir mon père : allez vîte m'attendre où nous sommes convenus.

MISS ARLOWE.

Au revoir, mon cher Jones ; songes que loin de toi, je compte tous les instans.

RICHELING.

Sur-tout, ne nous fais point croquer le marmot. (*Il sort en baisant plusieurs fois la main de Miss Arlowe, qui à l'air de s'y prêter avec complaisance et Jones ne s'apperçoit point de ce manège*).

JONES, *seul.*

Puisque le Diable me contraint à me marier,

tâchons de tirer de mon père une bonne somme; il est dur et sévère, mais, dans le fond c'est un bonhomme, dont on fait tout ce que l'on veut.

SCÈNE V.

WILLIAM, JONES.

Ton contrat de mariage est dressé ; nous avons tout mis en règle. Mais pourquoi n'es-tu pas rentré plus tôt ? Je t'aurois présenté à ta future.

JONES.

Je viens de la voir, et toutes ces Dames sont à la promenade, où je n'ai pu les accompagner.

WILLIAM.

N'est-ce pas qu'elle est charmante ? Si tu es sage, tu seras l'homme du monde le plus heureux. Avec du bien, des espérances, et une jolie femme, si tu n'es pas content, ce sera ta faute : bien d'honnêtes gens qui étalent leur boutique en plein jour, ne sont point, à beaucoup près, aussi fortunés.

JONES, *après avoir réparé de son mieux le désordre de sa parure.*

Il me reste à vous remercier, mon père, des peines que vous voulez bien prendre pour moi.

WILLIAM.

Mais quoi ! tu me parais sombre, rêveur, et je te trouve l'air embarrassé ?

JONES.

C'est que l'approche du mariage étonne toujours ; on fait des réflexions, et l'avenir cause des inquiétudes.

WILLIAM.

Tu as donc réfléchi ? C'est du fruit nouveau.

JONES.

Oui, mon père, j'ai beaucoup réfléchi, et je vous avoue que je ne suis pas sans quelques petits scrupules.

WILLIAM.

Des scrupules ! En voici bien d'une autre. Que veux-tu dire? explique-toi ?

JONES.

Vous êtes si bon, mon père, que je crois pouvoir vous confier que j'ai contracté des dettes pressantes, je voudrois les acquitter avant mon mariage; je me ferois conscience de troubler mon beau-père et ma femme.

WILLIAM.

Tu as raison ; j'approuve de pareils sentimens. Fais-moi un état de tes dettes, tu me le remettras après-demain, et je te promets qu'avant la fin de la semaine, ce que tu dois sera payé, si cela n'est pas trop considérable.

JONES.

Il serait plus honnête que je payasse moi-même : de plus, dans le nombre de mes dettes, il y en a de

criardes, de très urgentes: on trouve des créanciers de si mauvaise humeur!... Je tremble à chaque instant qu'on ne me fasse un affront la veille de mes noces.

WILLIAM.

On peut attendre deux jours... Mais pour t'ôter ce sujet d'inquiétude, nomme-moi ceux qui sont les plus difficiles; dès demain, je les tranquillise, en leur écrivant.

JONES.

Il est à propos que je termine moi-même; je sais mieux qu'un autre les réductions qu'il est possible d'exiger; j'y gagnerais quelque chose, si vous vouliez me remettre tout à l'heure l'argent nécessaire pour solder avec mes créanciers.

WILLIAM.

Comment, de l'économie! cela me fait plaisir. Viens demain matin dans ma chambre, nous nous expliquerons ensemble.

JONES.

Songez que le moindre retardement peut m'être funeste, et m'empêche de me livrer à la joie.

WILLIAM.

Tu es trop pressé, laisse-moi tranquille et n'en parlons plus. Songes seulement qu'il faut à présent changer totalement ton genre de vie, et devenir un homme tout nouveau.

JONES.

C'est bien mon dessein; je me flatte que vous n'aurez jamais sujet de regretter vos bontés. (*A part.*) Je n'en tirerai rien aujourd'hui; mais ce sera pour une autre fois.

WILLIAM.

Il est temps que j'aie lieu d'être content de toi. Je me flattais que tu serois l'appui de ma vieillesse; mais comment as-tu répondu jusqu'à présent aux soins que tu m'as coûtés? Tes passions t'ont entraîné dans le désordre; tu aurois été sage si tu avais toujours écouté mes remontrances. Au reste, je n'ai su de toi que des folies de jeunesse, je m'en suis moins indigné parce que j'ai pensé qu'elles n'auroient qu'un tems.

JONES.

Je sens tous mes torts, et je veux les réparer. (*A part.*) C'est le moyen d'en faire tout ce que je voudrai.

WILLIAM.

Une femme douce et raisonnable va faire le bonheur de ta vie: que l'inconstance ne te rende jamais injuste à son égard. Après avoir acquis le titre d'époux, si tu avais des Maîtresses, et te permettais de fréquenter les libertins, le mariage ne servirait alors qu'à te rendre plus malheureux.

JONES.

O mon père ! vos bontés et vos leçons me touchent infiniment. (*A part.*) Je sais le prendre.

WILLIAM.

Si tu es capable de remords, je commence une nouvelle vie ô mon fils, mon cher Jônes ! Que la vertu reprenne pour jamais ses droits sur ton cœur, goûte la douceur de ne te livrer qu'à des plaisirs légitimes. Un naturel trop facile t'a lié avec de jeunes libertins ; fuis-les pour toujours avec le plus grand soin : ces mauvaises sociétés corrompent les mœurs, nous apprennent souvent à ne point rougir du crime, nous rendent fourbes, hypocrites et méchants. Sois un bon mari, tu seras bon père, bon citoyen ; tu seras véritablement heureux. Éprouve qu'il n'est de bonheur réel que dans le calme de l'âme, bonheur dont on ne jouit qu'au sein de sa famille.

JONES.

Ne craignez point, ô mon père ! de vous rendre garant du désir que j'ai de voir ma femme heureuse. (*A part.*) Il est capable de me croire.

WILLIAM.

J'accepte ta promesse ; si tu la remplis, je mourrai content... Nos gens vont bientôt revenir de la promenade. (*Il regarde sa montre.*) Il est près de quatre heures ; va te mettre en état de te présenter avec décence, et cherche, par toutes sortes de moyens,

à leur inspirer une idée avantageuse de ta personne.

JONES.

Je cours expédier ma toilette pour vous rejoindre au plus tôt. (*A part.*) J'irai cependant faire un tour dans le Parc. (*Il embrasse son père, et dit à part, en s'en allant*) : le bon père, et le bon homme !

SCÈNE VI.

WILLIAM, *seul.*

Aveugles que nous sommes ! nous désirons d'avoir des enfants : c'est nous dévouer à des inquiétudes plus cruelles que la mort. Avons-nous un fils faible, délicat, tout nous alarme ; nous craignons à chaque instant de le perdre : est-il fort et robuste, la violence du tempérament lui fait franchir les bornes de la modération ; les femmes le captivent, la mauvaise compagnie le séduit, son inexpérience l'égare ; et des parents sensibles ont toujours à trembler pour son honneur, pour sa santé ou sa vie. Mon fils, malgré mes efforts, a mené une vie repréhensible, sans tomber dans les derniers excès du libertinage. Actuellement il devient plus raisonnable : voilà l'unique fois qu'il m'a permis de goûter la douceur d'être père.

SCÈNE VII.

Mistriss TOMPSON, *Miss* CHARLOTTE, WILLIAM.

MISTRISS TOMPSON.

Nous avons trouvé un monde prodigieux dans le Parc Saint-James; c'était une véritable cohue. Nous avons perdu dans la foule Monsieur Tompson.

WILLIAM.

Il saura bien vous rejoindre ici, et n'oubliera pas la promesse qu'il m'a faite d'y dîner en famille.

MISS CHARLOTTE.

Nous y comptons... Je ne sais si ma mère est fatiguée; pour moi j'ai peine à me soutenir. On achète bien cher l'insipide plaisir de la promenade!

MISTRISS TOMPSON

Oui, l'on veut voir du monde, et se montrer à son tour, quelque désagrément que l'on éprouve.

WILLIAM.

Mon fils ne vous a point accompagnées, Mesdames; mais il se dispose à venir faire sa cour à sa future. Je vous avoûrai maintenant, qu'il n'était que trop dissipé; je lui ai fait quelques remontrances, et je l'ai trouvé dans les meilleures dispositions.

MISTRISS TOMPSON.

Pour peu qu'une femme le veuille, elle conduit un homme à son gré ; elle sait avec patience supporter ces momens d'humeur, qu'un caractère opiniâtre convertirait en scènes scandaleuses ; elle est attentive à prévenir ou à détourner les querelles, ramène un époux inconstant ou emporté, et réussit toujours quand elle sait à propos faire parler sa douceur et ses larmes. Voilà quels sont les principes dans lesquels j'ai eu soin d'élever ma fille.

WILLIAM.

Je ne doute pas qu'elle n'en fasse usage, et qu'un bonheur continuel ne soit la récompense de son mérite.... Mais qu'avez-vous donc fait de ma femme et de ma fille ?

MISS CHARLOTTE.

Elles nous ont quittées pour aller préparer le dîner.

WILLIAM.

Je vais voir si je peux leur être utile à quelque chose. Dans un instant vous pourrez passer là-dedans. Mille pardons si je vous laisse; mais nous devons commencer à vivre sans façon. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

Mistriss TOMPSON, *Miss* CHARLOTTE.

MISTRISS TOMPSON.

Ce William, pour un homme de son état, ne manque ni d'éducation, ni de politesse.

MISS CHARLOTTE.

Il paraît un fort honnête homme; malheureusement le préjugé ne parle pas en faveur des gens de sa sorte; ce sont des oiseaux de nuit, qu'on ne voit qu'avec une certaine répugnance pendant le jour.

MISTRISS TOMPSON.

Tu t'accoutumeras peu à peu à les voir; et l'abondance dans ta maison te fera surmonter des degoûts, qui sont plus dans l'imagination que dans la réalité. Mais comment as-tu trouvé le fils?

MISS CHARLOTTE.

Il n'a point un certain air de franchise que je désirerais dans mon mari; il jetait sur moi des regards embarrassés.

MISTRISS TOMPSON.

Un amant, à la première entrevue, a toujours le maintien timide et décontenancé, ainsi que la jeune personne qui doit être sa femme. Tu jugeras mieux ce soir de ton futur, attendu qu'il sera moins gêné avec toi.

MISS CHARLOTTE.

J'ai un sentiment intérieur qui ne me rassure point sur son compte.

MISTRISS TOMPSON.

Bannis ces terreurs enfantines: garçon-là aura un jour plus de mille livres sterlings.

MISS CHARLOTTE.

L'argent ne rend pas toujours les mariages heureux. Différons encore quelque temps de conclure : nous profiterons de ce délai, pour mieux connaître l'homme qui m'est destiné.

MISTRISS TOMPSON.

Bon ! veux-tu nous renvoyer à l'année prochaine ? Tout est d'accord ; les dots sont sur le point d'être comptées. Saisis de bonne grâce la fortune qui se présente. Viens, on nous attend là-dedans ; allons rejoindre toute la famille. Tu t'appercevras en dînant qu'on peut manger des choses ragoûtantes chez ton beau-père, et tu verras dans peu de jours que son argent ne sent pas mauvais...

MISS CHARLOTTE.

Allons, je vous sacrifierai mes répugnances, une fille honnête doit s'empresser d'obéir à sa mère.

(*Elles sortent.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

WILLIAM, *Mistriss* SENTFORT.

MISTRISS SENTFORT.

Non, il n'est point encore rentré.

WILLIAM.

Il est plus de six heures.

MISTRISS SENTFORT.

Comment se peut-il qu'après les promesses qu'il nous avait faites, il ait manqué à un dîner qui devait décider du bonheur de sa vie !

WILLIAM.

Ce qui me confond encore, c'est que le voisin Tompson nous ait aussi manqué de parole.

MISTRISS SENTFORT.

Sa femme et sa fille se sont retirées de bonne

heure, aussi piquées contre notre fils, que remplies d'inquiétude.

WILLIAM.

Je ne sais que penser de l'absence de Tompson, et sur-tout de celle de Jônes?

MISTRISS SENTFORT.

Les idées les plus tristes me passent par la tête.

WILLIAM.

Je vous ai toujours dit qu'il était libertin ; vous n'avez jamais voulu me croire, et vous m'avez souvent empêché de le corriger. Ne vous en prenez donc qu'à vous s'il se débauche de plus en plus, et s'il nous cause actuellement du chagrin.

MISTRISS SENTFORT.

Ne me faites point de reproches; Jônes est étourdi, mais, au fond, il a un bon naturel. Je crains qu'il n'ait été entraîné par quelque libertin de sa connaissance, qui, abusant de sa facilité, l'aura engagé dans une querelle où peut-être il a perdu la vie.

WILLIAM.

Je frémis ; à chaque instant on peut nous annoncer une funeste catastrophe : je vous proteste que s'il n'a pas eu des raisons indispensables pour s'absenter aujourd'hui ; je ne négligerai ni sollicitations, ni dépenses, pour le faire mettre entre quatre murailles.

MISTRISS SENTFORT.

Ne précipitez rien; s'il a été retenu malgré lui, nous n'aurons rien à lui dire.

WILLIAM.

Je présume que ses indignes connaissances l'ont dégoûté du mariage; et pour mieux l'en distraire, il l'auront entraîné dans une partie de débauche. Peut-être se sont-ils querellés, battus; la tranquillité publique, trop violemment troublée aura forcé la Justice de les faire arrêter; si ma conjecture est vraie, je vous promets que je le laisserai faire pénitence dans la prison.

MISTRISS SENTFORT.

Ne le condamnons point sans l'entendre... Je ne puis rester plus-longtemps ici; je vais le chercher partout, je m'en informerai de tous côtés, et si j'en apprends des nouvelles, je viendrai promptement vous tranquilliser. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

WILLIAM, *seul.*

J'aurais dû mettre plus tôt un frein à ses déportemens, quoiqu'ils m'aient paru sans conséquence, mais la tendresse m'aveuglait quelquefois. Nous chérissons nos enfans sans attendre qu'ils le méritent; leurs vices ne font qu'affliger notre amour, sans le rebuter; et la Nature, qui nous séduit en

leur faveur, nous empêche de les voir tels qu'ils paraissent aux autres. Malgré les chagrins que me cause mon fils, il ne peut m'être un objet odieux : en détestant ses vices, je sens que je suis son père.

SCÈNE III.

Miss ARLOWE, WILLIAM.

MISS ARLOWE.

Êtes-vous William Sentfort?

WILLIAM.

C'est moi-même.

MISS ARLOWE.

J'ai à vous parler en secret.

WILLIAM.

Nous sommes seuls, vous pouvez parler hardiment.

MISS ARLOWE.

Je suis désespérée de la peine que je vais vous faire, en vous apprenant l'accident le plus funeste.

WILLIAM.

Mon fils serait-il mort ?

MISS ARLOWE.

Non, Monsieur William ; mais il est bien dans l'embarras.

WILLIAM.

Hâtez-vous de m'apprendre quelle est sa situation?

MISS ARLOWE.

Il s'était lié avec un coquin nommé Hermann, qui, par jalousie, est venu chez moi m'en dire beaucoup de mal; et prétendait me contraindre à ne jamais le revoir. Outré de ma résistance à ses projets, il est sorti furieux, en me menaçant d'arracher la vie à son heureux rival. J'en ai prévenu votre fils, qui, voulant aujourd'hui me parler dans le Parc Saint-James, s'est muni d'une épée, dans la crainte d'y rencontrer son ennemi. Ils se sont joints, en effet, après quelques injures mutuelles, comme Hermann portait aussi des armes, ils se sont battus, malgré mes efforts et mes cris : Hermann est tombé par terre, blessé de deux coups mortels; votre fils a pris aussi-tôt la fuite; confondue dans la foule, j'ai vu expirer son indigne agresseur. Mais on le croit assassiné, et l'on ne tardera pas à poursuivre celui qui ne l'a tué que par une défense légitime. Il est absolument nécessaire que votre fils s'éloigne de Londres dès cette nuit.

WILLIAM.

S'est-il battu en galant homme?

MISS ARLOWE.

Oui, il a montré beaucoup de bravoure.

WILLIAM.

Je suis au désespoir qu'il ait eu le malheur de tuer un homme, même en défendant sa propre vie.

MISS ARLOWE.

Vouliez-vous qu'il se laissât percer?

WILLIAM.

Non, j'aurais voulu qu'il eût pris la fuite, plutôt que de s'exposer à verser le sang de son semblable.

MISS ARLOWE.

Moi, je m'intéresse davantage à son honneur.

WILLIAM.

Oserai-je, Miss, vous demander qui vous êtes, et comment vous avez connu mon fils ?

MISS ARLOWE.

J'ai fait sa connaissance, parce qu'il donnait de l'ouvrage à ma mère, qui travaillait en linge, ainsi que moi : il m'aime honnêtement; et je lui rends la pareille.

WILLIAM.

Il ne doit plus songer qu'à sa sûreté... Mais qu'est-il devenu?

MISS ARLOWE.

Il s'est d'abord réfugié chez moi; et pour qu'il soit plus à couvert de toutes poursuites, je l'ai con-

duit dans une maison voisine, chez des gens charmés de rendre service, où il est impossible de le déterrer.

WILLIAM.

Je vous rends mille grâces, obligeante Miss, de l'asile qu'il doit à vos soins, son combat est une affaire d'honneur : ainsi je me flatte que nous trouverons la Justice favorable, après que les premières clameurs se seront dissipées.

MISS ARLOWE.

Sans doute. Il m'envoie auprès de vous, Monsieur William, pour que vous me remettiez une centaine de livres sterlings, qui le conduiront dans le pays étranger, et lui faciliteront le moyen d'y vivre

WILLIAM.

Cela est juste, son départ est nécessaire ; mais il faut que je le voie avant qu'il nous quitte. Je me rendrai secrètement chez vous; de là vous me conduirez à la faveur de la nuit, dans la retraite que vous lui avez choisie.

MISS ARLOWE.

Mais son état actuel exige de prompts secours et vous pourriez toujours me confier quelqu'a-compte qui lui annonceroit des bontés plus considérables.

WILLIAM.

Non, je lui remettroi moi-même tout ce qu'il

me demande; deux ou trois heures d'attente seront bientôt passées. Nous concerterons ensemble l'usage qu'il pourra faire de mes dons, et la route qu'il prendra pour dépayser ceux qui voudroient le poursuivre.

MISS ARLOWE

Est-ce que vous vous défiez de moi? Ce serait me faire injure.

WILLIAM.

Quel soupçon formez-vous, Miss?

SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens, Mistriss SENTFORT

MISTRISS SENTFORT.

Ah! je suis tout essoufflée, je suis rendue et je n'ai couru qu'en vain... Avez vous eu de ses nouvelles?

WILLIAM.

Cette jeune Miss vient de m'apprendre qu'il a eu une affaire d'honneur, qu'il s'est battu en brave et qu'il a tué son adversaire.

MISTRISS SENTFORT.

O ciel! le fâcheux évènement! Et quel était son ennemi?

MISS ARLOWE.

Je vous assure qu'Hermann fut l'agresseur, et qu'il porte la juste peine de son audace.

MISTRISS SENTFORT.

Ah! le monstre! il avait insulté mon fils en ma présence, qui a très bien fait d'en tirer raison... Mais en quel endroit s'est-il réfugié? Je tremble pour lui!

MISS ARLOWE *à Mistriss Sentfort.*

Il est on ne peut mieux caché, ne craignez rien: Il espère, Mistriss, que votre générosité voudra bien encore agir en sa faveur.

MISTRISS SENTFORT.

Assurément, on ne saurait trop faire d'efforts pour sauver un brave garçon qui fait honneur à sa famille. Je veux aller l'embrasser tout-à-l'heure.

WILLIAM.

Tâchez de vous modérer; la moindre imprudence suffirait pour nous perdre. On le cherche, on observe ses connaissances: faites-donc violence à la tendresse maternelle, et ne vous rendez dans l'endroit qu'il habite qu'avec les plus grandes précautions.

MISTRISS SENTFORT.

Je n'aurais garde d'y manquer. Mais je veux

aller tout de suite partager son triomphe, et le féliciter sur le danger auquel il est échappé.

MISS ARLOWE.

Eh ! bien Mistriss, enveloppez-vous de manière à n'être point reconnue; je vais vous conduire; nous passerons par des rues détournées, et vous approuverez toutes les mesures que j'ai prises pour le dérober aux recherches de la Justice.

MISTRISS SENTFORT.

Partons sans différer : mon impatience égale ma joie.

WILLIAM, *à sa femme.*

Songez que si vous alliez vous trahir, tout serait perdu.

MISTRISS SENTFORT.

N'ayez point d'inquiétude. (*Elle sort avec Miss Arlowe.*)

WILLIAM *seul.*

Cet événement me fait naître l'envie d'inspirer à Jônes l'idée d'embrasser l'état Militaire. Oui, je... Mais que me veut le voisin Tompson ?.... Bon Dieu ! qu'il a l'air triste !

SCÈNE V.

TOMPSON, WILLIAM.

WILLIAM.

Vous voilà donc, homme de parole : vous nous avez assez fait attendre pour dîner.

TOMPSON.

Ce que j'ai vu m'a ôté l'appétit.

WILLIAM.

Qu'est-ce que cela signifie, et pourquoi ce ton lugubre?

TOMPSON.

Cessez de me dissimuler votre juste affliction; je viens la partager. J'ai moi-même été témoin de toute la scène ; et vous entendez bien qu'après un pareil trait, il n'est plus question d'alliance entre nous : c'est ce qui m'a empêché de venir dîner, ainsi que je vous l'avois promis.

WILLIAM.

Je suis instruit de tout, mon cher Tompson, je croyais que cette aventure pourrait seulement retarder le mariage projeté.

TOMPSON

Comment ! que dites vous ! après un éclat si public, si déshonorant !

WILLIAM

Mon fils n'a fait que se défendre.

TOMPSON

Malheureusement vous êtes dans l'erreur; je vous le jure foi d'honnête homme. Il a commis, à la face du Public, un assassinat abominable. J'ai tout vu de mes yeux. Séparé de ma femme par la

foule, je me suis long-temps promené seul ; las de la chercher vainement, j'allais me retirer, lorsque j'ai apperçu de loin votre fils escorté d'un grand Escogriffe, et d'une Donzelle à la mine assez suspecte ; ils ont paru se troubler à la vue d'un jeune homme qui n'avait pas meilleure mine qu'eux tous : le grand Escogriffe est enfin allé à sa rencontre, lui a sauté au cou ; et tandis qu'il le tenait embrassé, votre fils a fait un circuit pour le prendre par derrière, et accourant ensuite l'épée à la main, il lui a dardé dans le dos trois coups consécutifs, qui ont fait tomber mort sur la place l'objet de sa lâche vengeance. Tous ceux qui se promenoient aux environs, se sont rassemblés, ont crié au meurtre. Votre fils s'est dérobé par une prompte fuite, mais son complice a été arrêté; et l'on assure qu'avant qu'il soit trois jours, il subira la peine due à son crime, vous sentez bien qu'avant de mourir, il nommera l'assassin, s'il n'est point encore pris.

WILLIAM

Ah, mon ami, de quel trait venez-vous me déchirer! On m'avait fait illusion, et je chérissais mon erreur. Je croyais mon fils malheureux et innocent. Hélas ! c'est un monstre affreux, digne du dernier supplice... Mon cœur indigné, oppressé, souffre un tourment dont rien n'approche; je ne tiens plus à la vie que par la honte et la douleur... je vais être en horreur à moi-même, à mes amis, à tous

ceux qui entendront prononcer mon nom ; je passerai pour un père dont la négligence criminelle a laissé ses enfants sans éducation, ou qui les pervertit par son exemple... Tant que j'ai cru mon fils doué de quelques sentiments estimables, je me plaisais à douter de ses vices, et à me flatter que le tems le rendrait tout à fait vertueux ; je ne pouvais le détester · c'est un effort que l'honneur rend aujourd'hui nécessaire, et sous la violence duquel je vais succomber... Je conçois, sage Tompson, que toute alliance devient impossible entre nous ; je rougis même pour vous d'en avoir eu l'idée, et je n'ai plus d'autre parti à prendre que celui de me cacher aux yeux de tous les hommes.

TOMPSON.

Votre désespoir n'est que trop bien fondé ; je voudrais pouvoir l'adoucir. Cependant considérez que nous ne sommes responsables que de nos propres actions. Votre probité est généralement connue : ainsi, loin de vous blâmer, tout le monde se fera un devoir de plaindre votre infortune.

WILLIAM.

Je ne puis recevoir aucune sorte de consolation, ni me livrer à ma douleur ; il faut, sur-tout, que je dérobe mes larmes à ma femme : si elle était instruite de leurs motifs, elle s'affligerait avec moi, et ses chagrins ne feraient qu'augmenter les miens. Je vous conjure, mon cher Tompson, de lui taire,

pendant quelques jours, cette horrible histoire.... Me voilà donc déshonoré !... Hélas ! je comptais m'élever au-dessus de mon état par la pratique des vertus qui font le bon citoyen. Je me flattois d'être estimé de tous ceux qui me connaissent, et je n'exciterai plus que leurs mépris et leur pitié.

TOMPSON

Ne vous désespérez pas; encore une fois, les gens de bien sauront vous rendre justice. Il n'est point de famille qui n'ait son fléau, et les mœurs Anglaises ont fort bien fait de rendre les fautes personnelles. Adieu, père infortuné : votre situation me touche infiniment, et j'ai peine à retenir devant vous mes larmes.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII

WILLIAM, *seul.*

Je ne serai donc qu'un objet de compassion ! ce ne sera que pour être plaint, que je reverrai les personnes qui composent ma société ! Mon fils est exposé à porter publiquement la peine méritée d'un forfait ; et l'opprobre dont son nom sera couvert, rejaillira sur le mien, sur celui de ma famille : les fautes sont personnelles parmi nous, le supplice ne déshonore que le criminel, on le dit ainsi ; mais il n'est que trop vrai qu'on ne voit plus du même œil un père dont le fils s'est souillé de crimes. Et

quand l'usage de mon pays aurait pour moi toute l'indulgence possible, mon cœur, mon propre cœur, se soulèverait toujours contre moi. Puis-je me dissimuler qu'en matière d'honneur, mon fils et moi nous sommes solidaires, et que nous en sommes comptables l'un à l'autre?... J'ai désiré ardemment d'être père : ce titre si doux n'est pour moi qu'un titre d'humiliation et d'infamie... Ah! j'ai trop vécu... Dieu tout-puissant! pourquoi ne m'as-tu pas enlevé, dès sa première jeunesse, cet enfant qui devait me porter les coups les plus sensibles? J'adore tes décrets sans murmurer, mais par quel crime ai-je mérité que tu m'envoyasses ce fléau, qui remplit mon cœur d'amertume, qui couvre ma vieillesse du dernier opprobre?... Quoi! mon fils périrait sur un échafaud!... Je frémis d'horreur à la seule idée de son supplice.... Il en est tems encore, prévenons un funeste arrêt; dans le choix d'une mort nécessaire, préferons la moins ignominieuse... soyons moi-même son bourreau.... Oui, que l'honneur révolté étouffe la tendresse paternelle!... Mais peut-il m'être permis d'ôter à mon fils la vie que je lui ai donnée? La Nature s'y refuse... Je frémis.... L'honneur n'a-t-il pas ses droits? La bassesse du rang n'exclut ni le courage, ni la vertu. Quoique relégué dans la dernière classe des citoyens, on est homme; l'âme est toujours elle-même, et n'attend que les circonstances pour se développer : celle où je me trouve n'est que trop propre à faire éclater ses

sentiments. Armons nous donc de fermeté, et, par un effort généreux, sacrifions la Nature à l'honneur. Après ce sacrifice nécessaire et douloureux, je le sens, je vais traîner le reste de mes jours dans la langueur et accuser la mort de venir trop tard terminer mes peines. Mais je préfère une vie malheureuse à une vie déshonorée... J'aperçois ma femme... Oh Dieu ! craignons qu'elle ne découvre mon dessein.

SCÈNE VIII.

WILLIAM, MISTRISS SENTFORT.

MISTRISS SENTFORT.

Je viens de le voir. Il m'a percé le cœur ; le pauvre garçon se reproche la mort de son ennemi ; et je n'ai pu m'empêcher de mêler mes larmes aux siennes.

WILLIAM, *plongé dans le dernier abattement.*

La honte et la confusion deviennent son unique partage ; et je crains bien que le mensonge n'achève de le rendre plus coupable.

MISTRISS SENTFORT.

Non, il est agité des remords les plus vrais ; il convient de bonne foi qu'une colère aveugle l'a transporté.

WILLIAM.

La colère ne conduit point à une vengeance réfléchie.

MISTRISS SENTFORT.

Il a triomphé d'un scélérat qui en voulait à sa vie. Je suis témoin de leur première querelle; c'est ici, ce matin, qu'elle s'est passée : la Justice ne sauroit refuser de lui faire grâce.

WILLIAM.

Je redoute toujours des éclaircissements judiciaires, qui peuvent tourner au désavantage d'un proscrit, sans naissance et sans appui.

MISTRISS SENTFORT.

Pour moi, j'ai une pleine confiance dans les lumières et dans l'équité de ceux qui prononceront sur son sort. Allez-le voir, consolez-le, portez-lui les secours dont il a besoin, et empêchez que le désespoir ne nous enlève ce gage d'une tendresse réciproque.

WILLIAM.

Oui, je vais le voir... je le verrai peut-être pour la dernière fois.

MISTRISS SENTFORT.

Rassurez vous; il est jeune et robuste; les voyages ne serviront qu'à le mûrir et à le former : il

nous causera, par la suite, autant de satisfaction qu'il nous a donné de chagrin.

WILLIAM.

Le tempérament change, mais le cœur ne change pas. Les désordres de mon fils me pénètrent d'une violente affliction.... et je crois que mon bonheur dépend de ne plus le revoir.

MISTRISS SENTFORT.

Vous m'effrayez. Ah ! reprenez pour lui des entrailles paternelles : sa perte entraîneroit la mienne. Allez calmer ses douleurs et pourvoir à sa sûreté.

WILLIAM.

Oui, je saurai terminer ses peines et toutes celles qu'il me cause; je vais mettre la main à l'exécution de mon projet; quand tout sera disposé, vous le ferez venir secrètement ici... Je ne vous en dis pas davantage. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MISTRISS SENTFORT, *seule.*

Que signifient son air abattu, ses propos entrecoupés ? C'est sans doute le départ d'un fils qu'il a tendrement aimé, qui le plonge dans cette profonde tristesse. Hélas ! suis-je moins affligée que mon mari ? Il faut que je consente à me séparer d'un enfant qui m'était si cher... Siècle maudit ! la perversité des mœurs est une mode, un goût général,

dont on est loin de rougir ! Mon fils s'est livré sans scrupule à des désordres autorisés dans le monde. Je dissimulois ses égarements, dans l'espoir que l'âge et la réflexion le ramèneroient à une vie sage et honnête. Ma folle complaisance, mon indulgence excessive pour ses défauts, ont occasionné sa perte; et je m'en sépare peut-être pour jamais.... Je pleure ses écarts et le malheur d'être mère.

SCÈNE X.

MISTRISS SENTFORT, WILLIAM.

(*La nuit se répand insensiblement sur le Théâtre.*)

WILLIAM *tenant une petite bouteille et une tasse, qu'il pose sur une table.*

(*A part.*) Je l'ai donc composé ce fatal breuvage ! (*Haut.*) Ma chère amie, la nuit s'approche : à la faveur de l'obscurité, allez chercher ce malheureux ; il faut absolument que je le voie ici.

MISTRISS SENTFORT.

Mais il me semble qu'il serait de la prudence de vous rendre vous-même dans la maison où il se tient caché : on peut observer mes démarches, et vous risquez qu'on vienne l'arrêter sous nos yeux.

WILLIAM.

Allez, je saurai nous délivrer de tout sujet de crainte.

MISTRISS SENTFORT.

Faites-moi part des moyens que vous vous proposez d'employer.

WILLIAM.

N'ayez aucune inquiétude ; ils sont infaillibles. Bientôt un espace immense... (*Des sanglots lui coupent la parole.*)

MISTRISS SENTFORT.

Vous pleurez ! Comment concilier vos espérances avec les larmes que je vous vois répandre ?

WILLIAM.

Vous connaîtrez que mon projet est immanquable et pour lui et pour nous. Si quelques larmes s'échappent de mes yeux, c'est que je ne puis songer sans m'attendrir à une séparation.... Mais ne perdez pas de tems ; amenez-le-moi au plu-tôt.

MISTRISS SENTFORT.

Je cours le chercher. Je conçois que vous vous proposez de lui donner une bonne somme, et de l'instruire de la conduite qu'il doit mener hors de sa patrie, tandis que vous n'épargnerez rien pour arranger son affaire. Vous avez raison, l'argent seul contribue au bonheur de cette vie, et il est tout naturel de ne point l'épargner pour ses enfants. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

WILLIAM *seul.*

Sa joie sera de courte durée... Et moi, malheureux, en serois-je moins à plaindre ?... Quel triste

avenir je prépare à ma vieillesse! Sans cesse l'image de mon fils me suivra; je croirai le voir à mes côtés, pâle, livide, me reprocher sa mort.... (*Prenant la bouteille qui renferme le poison.*) O breuvage que mes mains tremblantes ont composé! Tu vas donc me ravir l'objet de ma tendresse!... Mais vivrois-je plus fortuné, s'il périssoit sur un échafaud? Non, le désespoir déchireroit à chaque instant mon cœur.... Ne résistons plus à la fatalité qui me poursuit; soyons le père le plus malheureux qu'il y ait peut-être dans le monde... (*Il remet le poison sur la table.*) Moi, qui aurois joui d'un sort digne d'être envié! J'avois amassé un bien assez considérable; je lui destinois un parti avantageux; j'étois parvenu à me faire considérer, malgré le mépris qu'inspire communément ma profession.... et il me prive du fruit de toutes mes peines et d'un travail de soixante années.... Après un tel exemple, qui oseroit souhaiter d'avoir des enfants, ou plutôt qui ne s'efforceroit de leur donner la meilleure éducation?... J'entends marcher quelqu'un... tout mon corps frissonne.

SCÈNE XI.

JENNI, WILLIAM.

JENNI, *au fond du Théâtre.*

Où vais-je?... Je suis toute tremblante... seule dans cette obscurité....

WILLIAM.

Que demandez-vous? Qui êtes-vous?

JENNI.

Vous êtes, je crois, cet honnête Monsieur William? Je viens mêler mes larmes aux vôtres. On dit que votre fils s'est déshonoré par un assassinat... s'il fallait tout mon sang pour lui sauver la vie!...

WILLIAM.

Quel intérêt si tendre prenez-vous à ce malheureux? Vous me paraissez jeune et belle.

JENNI.

Ah! Monsieur! mes faibles attraits causeront toutes mes peines : votre fils m'avait aimée, et...

WILLIAM.

Il vous a trompée : ce trait-là ne m'étonne point de sa part.

JENNI.

J'ai peut-être mérité ses dédains. Ce ne sont point des plaintes qui doivent sortir de ma bouche; ce sont les plus vifs regrets sur sa fâcheuse aventure et sur le danger auquel il est exposé.

WILLIAM.

Il a pris la fuite; il se cache avec le plus grand soin: tranquillisez-vous.

JENNI (*saisie de joie, et hors d'ellé-même*).

Ma fille a donc encore un père!

WILLIAM.

Que dites-vous?

JENNI.

Je me suis trahie; la joie de le savoir hors de péril m'avait transportée... Mais un plus long éclaircissement serait inutile; je tremblais pour ses jours; vous dissipez mes alarmes; je suis satisfaite. Adieu, Monsieur. (*Elle va pour sortir.*)

WILLIAM, *l'arrêtant.*

Achevez de m'éclaircir. L'indigne suborneur abusant de votre faiblesse...

JENNI.

Ah! que voulez-vous savoir?

WILLIAM.

Vous m'intéressez; ne refusez pas à mes prières un aveu important et pour vous et pour moi.

JENNI.

Eh bien, sous une promesse de mariage... Mes larmes et ma confusion vous disent le reste.

WILLIAM.

Fille infortunée! je vous tiendrai lieu de père... Mais j'entends du bruit... Adieu : dans quelques jours ne manquez pas de revenir ici.

JENNI.

O bon William!... oubliez-moi; réservez tous

bienfaits pour votre malheureux fils, si digne de pitié.

WILLIAM.

Estimable personne! vous m'intéressez de plus en plus.... Mais sortez, je vous en conjure... J'entends quelqu'un.... (*A part.*) S'il allait la trouver ici! (*Haut.*) Prenez de ce côté, afin de ne rencontrer personne.

JENNI, *en s'en allant.*

Adieu Monsieur : je compte sur votre probité et sur votre cœur paternel. (*Elle sort.*)

WILLIAM, *seul.*

Je craignais qu'elle ne le vît arriver!... Mais on approche... Oh! ciel, c'est lui!

SCÈNE XII.

MISTRISS SENTFORT, WILLIAM, JONES, *enveloppé d'un grand manteau.*

(*L'obscurité règne sur le théâtre.*)

JONES.

Mon père, je...

WILLIAM.

Laissez-nous, ma femme; notre bonheur mutuel exige que je l'entretienne en particulier.

MISTRISS SENTFORT, *tenant une chandelle.*

Est-ce que vous craignez de lui parler devant moi?

WILLIAM.

Non; mais vous me gêneriez dans l'explication que j'ai besoin d'avoir. Ayez cette complaisance, je vous en prie : vous reviendrez dans un instant.

MISTRISS SENTFORT.

Je suis trop bonne; je n'ai jamais pu rien vous refuser.... Vous ne voulez peut-être pas rester sans lumière? Je vais vous laisser cette chandelle. (*Elle pose sa lumière sur la table, et embrasse son fils.*) Tranquillises-toi, mon cher enfant; nous allons te faciliter les moyens de sortir d'Angleterre. (*Elle sort.*)

SCÈNE DERNIÈRE.

WILLIAM, JONES.

WILLIAM.

Commençons par fermer toutes les portes. (*Il va les fermer et dit à part*) : comme mon cœur est agité!

JONES.

(*A part.*) Voilà bien du mystère! (*Haut.*) Mais, mon père, je suis venu pour que vous me donniez de l'argent; ouvrez-moi bien vite votre coffre-fort; que je vous fasse mes adieux, et que je parte.

WILLIAM.

Il n'est pas encore tems; songez seulement à me répondre. Vous avez mené une vie indigne d'un

honnête homme. Que de mauvaises actions vous aurez à vous reprocher quand la mort...

JONES.

Je n'en suis pas encore là; je me porte bien : ainsi...

WILLIAM.

Ignores-tu qu'on peut mourir, lorsqu'on s'y attend le moins? Repens-toi de tes fautes... de tes crimes.

JONES.

(*A part.*) Quel ton lugubre! A qui diable en a-t-il? (*Haut.*) Mon père, je ne comprends rien à vos discours. C'est de l'argent que je suis venu chercher.

WILLIAM.

Demande pardon à Dieu; implore avec moi sa miséricorde... Père de tous les êtres! quelle créature peut être parfaite à tes yeux? Les vices sont le partage de l'espèce humaine, et la bonté est ton premier attribut. Daigne toucher le cœur de ce jeune homme, et lui faire grâce à son dernier moment.

JONES.

(*Il rit.*) Ah! ah! ah! des sermons, des prières. Est-ce donc cela qu'il me faut? C'est de l'argent, et il s'agit de se hâter.

WILLIAM.

Tu as raison, les moments sont précieux. Réponds-moi donc sans détour et en peu de paroles :

n'as-tu pas abusé d'une jeune personne, sous la foi d'une promesse de mariage?

JONES.

Bon! c'est une bagatelle: on ne fait nulle attention à cela.

WILLIAM.

Mais la fille que vous déshonorez ne peut trouver aucun parti, et passe dans les larmes ou dans le libertinage le reste d'une vie infortunée.

JONES.

Vous vous moquez, mon père, elle trouve assez de dupes.

WILLIAM.

En devient-elle plus heureuse? Et les enfans, produits par un amour criminel, rejetés au dernier rang des citoyens, sans nom, sans parens, ne sont-ils pas en droit de reprocher leur naissance aux coupables auteurs de leurs jours, qui, tels que de vils animaux, n'ont songé qu'à satisfaire leurs passions! Ainsi, vous serez maudit à chaque instant par des bouches innocentes.

JONES.

Mais que signifie tout cela?

WILLIAM.

N'avez-vous pas des enfants? Soyez vrai?

JONES.

Oui, je crois en avoir un d'une certaine Miss Jenni, qui dit au moins que j'en suis le père.

WILLIAM.

Cela suffit. Et ce malheureux que vous avez lâchement assassiné, en lui plongeant par derrière, une épée dans le corps : ne voyez-vous pas son sang qui demande vengeance ?

JONES, *embarrassé.*

Ah, mon père... vous savez cette aventure.... Je pensais... Il est vrai qu'emporté par la fureur, et le croyant en défense, j'ai eu le malheur de le percer.... Mais je vais prendre la fuite dès cette nuit et...

WILLIAM.

Pouvez-vous ne pas savoir que la vie du dernier des hommes est sous la sauve-garde des Loix, et que la Nature a gravé dans nos cœurs une horreur extrême contre ceux qui versent le sang humain ?

JONES.

Cessons de nous entretenir d'objets funèbres.

WILLIAM.

La Nature et les Loix sont également intéressées à vous punir; un échafaud vous attend.. De quels traits cruels vous déchirez l'âme de votre père !

JONES.

Rassurez-vous, je suis sûr de me sauver, pourvu que vous me donniez...

WILLIAM, (*après un moment de silence, et poussant un profond soupir.*

Allons, il faut s'y résoudre.... (*A part.*) Je crains à chaque instant qu'on ne vienne l'arrêter... sous mes yeux... Il faut s'y résoudre. (*Haut.*) Tiens, mon fils, tu as besoin de reprendre des forces, bois ce verre de liqueur. (*Il lui verse le poison.*)

JONES, (*avalant le poison.*)

Vous êtes bien bon... Mais quel singulier goût!

WILLIAM, *vivement.*

Embrasse-moi, mon fils: la mort purifie nos âmes, comme le feu épure les plus précieux métaux.

JONES.

Pourquoi de tels transports? et que vous me tenez d'étranges discours!... Vous me paraissez troublé!... Dieu!... qu'est-ce que je sens?

WILLIAM, *d'un ton ferme.*

Il valait mieux que tu périsses de la main d'un père; que de celle du Bourreau; tu viens de prendre un poison mortel; il ne te reste plus qu'à te recommander à Dieu.

JONES, (*courant vers la porte.*)

Quelle trahison abominable!... Courons appeler du secours... O ma mère!...

WILLIAM.

Arrête! Tous les remèdes seraient inutiles : que ta seule espérance soit en la miséricorde de l'Être suprême.

JONES, *s'agitant avec violence.*

Qu'avez-vous fait?... je suis déchiré... Je brûle... tous les feux de l'Enfer sont dans mes entrailles.... Ah! malheureux!....

WILLIAM.

O mon fils! repens-toi; songes que tu vas paraître devant un Dieu qui pardonne quand on s'amende, mais qui punit l'endurcissement du cœur.

JONES, *d'une voix étouffée.*

Eh! daignera-t-il me faire grâce...? Mes crimes! Que n'ai-je vécu dans la sagesse!... Je meurs.... (*Il tombe; on le voit agité quelques instans d'horribles convulsions, et enfin expirer.*)

WILLIAM, *qui s'est caché le visage dans ses deux mains.*

Le sacrifice est consommé, et il s'est repenti. Allons publier qu'une mort subite... (*Il jette les yeux sur le cadavre de son fils.*) Ah! je le sens, la Nature reprend tous ses droits. Des pleurs inondent mon visage, elles ne tariront qu'à mon dernier soupir. Malheureux jeune homme, tu es né pour le malheur de ton père. Mais du moins tu ne déshonoreras pas ta famille.

FIN.

COMPLAINTE DES FILLES

Auxquelles on vient d'interdire
l'entrée des Thuileries, à la brune

COMPLAINTE DES FILLES

Auxquelles on vient d'interdire
l'entrée des Thuileries, à la brune (1)

De la plus sensible douleur,
Nous avons l'âme pénétrée,
Une cabale conjurée
Pour mortifier notre honneur
Nous a contre vent et marée,
Après deux siècles de bonheur,
Fait enfin défendre l'entrée
De ce promenoir enchanteur,
Où nous avions le privilège
De convoquer soir et matin
L'Amour, et le riant cortège

(1) Nous réimprimons à la suite du *Vuidangeur sensible* cette curieuse facétie de l'avocat Marchand qui parut le 1er novembre 1768, (15 pages in-8°) et dont la rareté est excessive.

Des jeux qu'il conduit par la main.
Ce sont tes tours, cruelle envie,
Tu répands par-tout ton venin ;
Tu te montres du genre humain
La plus implacable ennemie;
Et sur le sexe féminin
Tu repais sur-tout ta furie.
A la Ville comme à la Cour,
L'on voit des soupçons, des allarmes,
Et l'on fait la guerre à l'Amour
En rendant hommage à ses charmes.

François, que vous êtes cruels!
Si ce Dieu dans quelques retraites
Voit fumer l'encens des mortels,
Bien tôt des langues indiscrètes
Frondent son Trône et ses Autels.
Du favorable et doux mystère
On lève hardiment le manteau;
Sans savoir tout voir et se taire,
L'on veut arracher le bandeau
Qui couvre l'enfant de Cithère;
Et pour éteindre son flambeau
En le prenant dès le berceau,
L'on blâme avec un ton sévère
Ce que soi-même on voudroit faire.
Non, il n'est plus de charité;
Tout est l'objet d'une critique
Quoi qu'à l'utilité publique
On se consacre avec bonté

Par goût ou par nécessité ;
Il faut toujours que le cynique
Prêche et fronde avec âcreté.
Depuis qu'on fait un édifice
Dans un Palais jadis fameux,
Par le concours des Amoureux
Nous n'avions plus qu'un bel hospice,
Où tous les Amours ténébreux
Avoient encor le bénéfice
De donner l'essor à leurs jeux.
Dans un réduit tranquille et sombre
Loin du commerce des humains
Le bienfaisant Dieu des jardins
Nous favorisoit de son ombre
Sans scandaliser les voisins.
Le doux mystère et la Verdure
Déroboient aux yeux nos attraits,
Et nous y dissertions en paix
Sur les effets de la nature.
Quelquefois sur un verd gazon
On se livrait à la saillie,
Le plaisir dictoit la leçon,
Et quelques instants de folie
Valoient un siècle de raison,
Quand la Pratique étoit polie,
Et qu'on rioit à fraix commun.
D'autres fois l'on faisoit sa pause
Sur un banc loin des importuns,
Et la fleur fraîchement éclose

Nous embaumoit de ses parfums.
Dans le secret et le silence
Nous prenions l'air sous les berceaux
Où nous n'avions que les oiseaux
Pour témoins de notre alliance
Et bien souvent notre présence
Y prévenoit de plus grands maux.

Pour goûter nos plaisirs champêtres
Un gros Financier, un Robin,
Un Ecolier, un vieux bouquin
Et quelquefois des petits Maîtres
Venoient encenser nos appas :
D'autres guidés par l'habitude
En se cachant à petits pas
Venoient à notre solitude
Dans une modeste attitude
Pour nous complimenter tout bas,
Et nous donner la certitude
Qu'Amour ne les tourmentoit pas.
Nous jouissions d'un sort tranquille.
Et voilà qu'un esprit malin
Vient nous chasser de notre asyle,
Et qu'un reglement inhumain
Dont retentit toute la Ville,
Nous ôte notre gagne-pain,
Sans égard pour l'homme fragile
Qui sent l'aiguillon clandestin
D'un tempéramment indocile,

Et qui du sexe féminin
Pour avoir un sommeil benin
Invoque la ressource utile.

Faudra-t-il donc sur les remparts
Gagner tristement notre vie ?
Braver les vents ou les brouillards,
Les odeurs, la crotte et la pluie,
Pour amadouer des soudars,
Qui ne nous payent qu'en liards,
Et qui pour un rien en furie
Lancent des coups et des brocards
Suivis de grosse maladie ?

Nous avons un Roi bienfaisant,
Qui veut que tous ses sujets vivent,
Du fruit de leur petit talent,
Pourvû qu'exactement ils suivent
Un régime simple et décent.
Or, c'est nous faire trop d'injures,
Que de nous bannir d'un jardin
Où l'on admet soir et matin
Les plus abjectes créatures,
Des poliçons et des vauriens,
Sans compter les chats et les chiens
Qui vont y faire leurs ordures.
Nous ne choquons point le coup d'œil,
L'Opéra fini, l'on abonde,
Et nous n'avons jamais l'orgueil
De nous fourer dans le beau monde.

Que l'on expulse des Palais
Les Vendeurs de colifichets,
Ou les marchands de contrebande,
Le peuple ne criera jamais ;
L'intérêt public le demande :
Mais nous qui faisons un métier
Favorable aux désirs de l'homme,
Devroit-on nous sacrifier ?
Il faudroit du moins comme à Rome
Nous assigner quelque quartier,
Où pour une modique somme
On nous permit de travailler
D'étaler et de détailler.

Faut-il donc avoir équipage
Et loger au premier étage ;
Faut-il avoir des diamants,
De grands laquais, et le visage
Couvert de rouge jusqu'aux dents
Pour jouir du bel avantage
De dévaliser les Galants,
Sans éprouver aucun orage ?
L'Amour aime les pauvres gens
A la Ville comme au Village.
Il faut donc qu'on trouve à Paris
De la marchandise à tout prix ;
De tous les temps c'est un usage
Parmi nous comme en tout pays,
Et l'Etranger doit rendre hommage
Aux droits que nous avons prescrits

Contre les loix du Mariage,
Dont nous ne traçons qu'une image.

Si ceux qui se sentent épris
D'un fumet de libertinage
Par nous risquent d'être punis,
Ce n'est pas un si grand dommage.
C'est leur faute, s'ils y sont pris.
Jadis dans le Jardin d'un Prince
Les chiens de Ville et de Province
Avoient de fréquens rendez-vous :
Ils commettoient des indécences,
Mais de séveres ordonnances
Les exilèrent bientôt tous.
Le fouet en main, un grand Suisse
Leur faisoit faire l'exercice,
Crioit, les assommoit de coups,
Et leur faisoit honte du vice.
Devons-nous craindre que sur nous
On exerce ainsi la justice?
Le gouvernement est trop doux
Pour nous traiter comme une Lice,
Et quand il veut qu'on nous punisse,
A l'Hôpital sous les verroux,
Par Ordonnance de Police,
On nous fait porter un cilice
Pour gagner la gale et des poux :
C'est bien assez pour nos cinq sous.
Il faut un peu qu'on nous pardonne,
C'est par fois la fragilité,

Et plus souvent la pauvreté
Qui pour subsister, nous ordonne
De barbouiller la chasteté!

I 'on cède au besoin qui commande,
Quand on est pressé par la faim,
Et quand nous marchons au serein
C'est moins pour avoir de la *viande*
Que ce n'est pour avoir du pain.
Notre corps, notre houpelande
Composent notre Saint-Crespin :
Il faut bien en faire une offrande,
Dès que d'ailleurs on n'a plus rien,
Puisqu'aux termes de la légende
Se laisser mourir n'est pas bien
Pour peu qu'on ait le cœur chrétien.
A midi l'on mange la soupe,
Le soir il faut encore souper,
Et nous avons beau galopper,
La disette est toujours en croupe
Sans autre moyen d'échapper.
Il faut du bois, de la chandelle,
L'on veut acquitter son loyer,
Ou faute de pouvoir payer
On met nos meubles en cannelle.
Plus pour la Capitation
On nous met encore en dépense,
Mais de cette imposition
L'on devroit nous donner quittance,
Tout le monde sçait en effet

Que c'est par tête qu'on la met,
Et ce n'est pas cette *partie*
Qui nous fait gagner notre vie ;
Mais pour nous on change l'objet ;
Ainsi malgré notre industrie,
Il ne nous reste rien de net.
Le Reglement qui nous pourchasse,
Nous chagrine et nous embarrasse ;
Nous n'avions plus qu'un seul réduit
Où nous trouvions quelque profit,
Et le Gouverneur nous en chasse.
Comment faire ? Le pain est cher,
Faudra-t-il donc en pet-en-l'air
Aller racrocher dans les rues,
Ou nous montrer à demi-nues,
Même dans le fort de l'hyver ?
Non, car on y verra trop clair :
Nous serions bien-tôt reconnues :
Le Guet est un rude ennemi,
La Police qui nous tourmente
A rendu la Ville éclatante
Dans la nuit comme en plein midi,
Et les filoux en ont gémi.
Sur nous dès la première affaire
On aura bien-tôt mis la main,
Et l'intraitable Commissaire
Nous fera mettre à Saint Martin,
Où l'on couche avec le chagrin,
Le désespoir et la misère.
Ainsi, plaignez notre destin,

Citoyens, dont le caractère
A la bienfaisance est enclin.
Si l'on doit assister son frère,
L'on doit aider aussi ses sœurs :
Procurez-nous quelques douceurs :
L'on priera pour vous à Cithère,
Et l'Amour suppliera sa mère
De vous accorder ses faveurs;
Mais nos vœux seront inutiles,
Le Public fut toujours ingrat,
Et par des propos inciviles
Il aggravera notre état;
Sans pitié, sans reconnoissance,
Il badine des maux d'autrui :
Sa vive humeur, son inconstance
Le font plaisanter sur la France
Comme il feroit sur l'ennemi;
Et pour dissiper son ennui,
Il se raille avec complaisance
De ceux qui travaillent pour lui,
Dès qu'il les voit dans l'indigence.

FIN

Invenire

Nig
8.

PQ
2001
M45V8
1880

Marchand, Jean Henri
Le vuidangeur sensible

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY